

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.


- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination continue.</b>  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										<	

# BIBLIOTHÈQUE

## CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSÈTE & OIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 28 JUILLET 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 16

## LE RETOUR DE L'ASSASSIN

Huitième Série du MÉDECIN DES FOLLES - - par Xavier de Montépin



Elle bondit, et ses yeux, tournés vers le docteur, prirent une expression presque farouche.

# LE RETOUR DE L'ASSASSIN

HUITIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLES"

I

ACTE DE DÉCÈS

M. Delarivière ne devait plus être qu'un cadavre au fond de l'Océan. Les sinistres projets, de l'assassin étaient accomplis.

Fabrice, qui semblait en proie au plus profond désespoir, avait éloigné de son esprit ses terreurs vagues presque semblables à des remords et jouissait de la plénitude de son sang-froid.

Il se rendit sans perdre une minute dans la cabine que M. Delarivière avait occupée, y prit la valise contenant les valeurs endossées par le banquier, fouilla les vêtements, s'empara de tous les papiers, même des plus insignifiants et, sous le prétexte bien naturel de se livrer librement à la douleur, alla s'enfermer dans sa cabine.

La fortune à peu près entière de son oncle était entre ses mains.

Il examina un à un les papiers parmi lesquels se trouvait le testament dont il avait déjà connaissance.

Puis il referma la valise.

La nuit s'acheva dans un calme relatif.

Le vent était presque tombé. Les vagues mollissaient.

Lorsque parut le jour, lorsqu'un radieux soleil éclaira le pont, tout était déjà réparé, nettoyé, remis en ordre. Un mâât nouveau remplaçait celui qu'avait brisé la foudre, et difficilement on aurait pu croire que l'*Albatros* venait de subir des avaries sérieuses si peu d'heures auparavant.

Le décès de M. Delarivière, à propos duquel aucun doute n'était possible fut inscrit sur le registre du bord, et Fabrice reçut une copie de l'acte mortuaire.

Le jeune homme jouait avec une telle perfection la comédie du chagrin, ses yeux rougis, son visage pâle et décomposé, attestaient si éloquemment l'état de son cœur brisé, qu'il inspirait à tout le monde une compassion sans bornes, en même temps qu'une vive sympathie.

Sept jours plus tard l'*Albatros* entra dans le port du Havre.

Fabrice prenait congé du capitaine Kerjal et du docteur Bardy en les remerciant avec chaleur de leur dévouement affectueux pendant la traversée, et de la grande part prise par eux au malheur qui mettait son âme en deuil.

Le capitaine lui indiqua la marche à suivre afin d'obtenir la légalisation de l'acte mortuaire rédigé à bord de l'*Albatros*, fit lui-même des démarches, et cette légalisation eut lieu sans délai.

Le jeune homme était descendu à l'hôtel Frascati.

Il en sortit pour se donner l'apparence extérieure d'un parent en grand deuil, grâce au crêpe de première taille qu'un chapevrier ajusta sur sa coiffure.

Il dina confortablement à l'hôtel, alla dans la soirée passer deux heures au Casino où il rencontra quelques femmes à la mode et quelques jeunes gens de sa connaissance, puis ayant résolu, après mûres réflexions, de ne prévenir personne de son retour, il regagna l'hôtel, se mit au lit, et dormit jusqu'au matin de ce calme sommeil qu'on croit généralement réservé aux âmes pures et aux consciences tranquilles.

Après un déjeuner non moins confortable que le dîner de la veille, il prit à midi quinze le train de Paris qui devait le déposer gare Saint-Lazare à quatre heures trente minutes du soir...

II

OU CLAUDE MARTEAU COMMENCE A Y VOIR CLAIR

À l'heure où Fabrice venait de consommer son nouveau crime et où René Jancelyn partait, espérant trouver l'impunité de l'autre côté de la frontière, Claude Marteau se

réveillait et, selon sa coutume, faisait ses ablutions matinales dans la Seine, qu'il préférait de beaucoup à la plus large des cuvettes anglaises.

Ce devoir matinal accompli, il prit le chemin de la maison incondiée.

Une douzaine de sergents de ville en surveillaient les abords, et les pompiers achevaient d'éteindre les derniers tisons.

La promenade de l'ex-matelot ne dura pas longtemps.

Les voisins le reconnaissaient et, sachant quel beau rôle il avait joué la nuit précédente, le fatiguaient de questions.

Il tourna sur ses talons et revint à la villa, désireux de savoir des nouvelles de la jeune femme qui lui devait la vie.

En entrant dans le parc, il se souvint tout à coup du coffret qu'il avait sauvé des flammes en même temps que Mathilde elle-même...

Il entra dans son pavillon afin de le prendre et de le restituer à sa propriétaire, n'attachant d'ailleurs qu'une importance extrêmement minime à cette boîte qu'il n'avait pas seulement regardé la nuit précédente.

En la prenant, il l'examina.

La boîte en question était, nous l'avons dit, un petit coffret de vieil argent ciselé, d'un curieux travail.

La mignonne clef d'acier, travaillée comme un bijou, se trouvait à la serrure.

Claude Marteau machinalement, et peut-être aussi obéissant à un sentiment de vague curiosité, fit tourner cette clef.

Le coffret s'ouvrit.

Il renfermait, nous le savons, les papiers que Mathilde y avait rangés la veille, et le chèque falsifié de quarante-cinq mille francs, cause des soupçons injustes et de la colère furieuse de M. de Langeais.

Claude prit quelques-uns des papiers, les déplaça et les parcourut des yeux.

Le premier sur lequel s'arrêta son regard était un acte de naissance.

—*Mathilde Jancelyn*, dit-il, c'est le nom de la jeune dame, sans doute. *Mathilde*, répéta-t-il. J'ai entendu prononcer ce nom-là ces temps derniers quelque part... Où donc? Ah! bah! il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin...

Le matelot déplaça ensuite un quart de feuille de papier à lettre qui ne contenait que quelques lignes.

—Il n'y en a pas long? pensa Claude Marteau, et il lut: *Mon cher René...* Tiers! fit-il en s'interrompant. Ça n'était pas pour la jeune dame...

Tout en continuant à déchiffrer l'écriture du billet, le cidévante Bordeplat sentit un petit frisson effleurer son épiderme, tandis que des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux épais.

Il passa la main sur son front et relut à haute voix:

*Mon cher René,*

*F. Baltus a le chèque dans les mains. Il parle d'un expert et du P. de la R. Situation tendue. Vite un conseil. J'attends café du Helder. Brule billet.*

3 décembre 73.

F. L.

—Misère de moi! murmura Claude Marteau avec terreur, quand il eut achevé. Mais l'assassin de M. Frédéric Baltus a pu seul tracer ces lignes! c'est daté du trois décembre et c'est dans la nuit du trois au quatre que le malheureux jeune homme a été tué près de sa maison, en revenant de Paris! Et ces initiales F. L.! Ce sont les mêmes que j'ai trouvées là-bas, dans mon canot! Les mêmes que j'ai revues à Paris, rue de Clichy, sur la crosse du revolver de M. Fabrice Leclère! F. L.—FABRICE LECLÈRE!—Allons, impossible de conserver l'ombre d'un doute! C'est lui, oui c'est bien lui qui est le meurtrier! Pour un chèque!—le chèque dont on a parlé au procès. Le vol était donc la cause du crime? Mais non... il y a autre chose. Il est question d'un expert... *P. de la R.* signifie procureur de la République, il ne faut pas être bien malin pour le deviner. On voulait s'assurer si le chèque était vrai ou faux. M. Fabrice, faussaire ou com-

plice du faussaire, méritait le bain et en avait pour. Afin d'éviter les galères, il a pris le chemin de la guillotino ! Tonnerro de Brest ! je suis au service d'un assassin !

Claude Marteau était devenu pâle comme un mort.

Il se donna dans la poitrine un vigoureux coup de poing, et il poursuivit :

— Mais cette femme qui possède un pareil chiffon de papier ! cette femme qui peut envoyer M. Fabrice sur l'échafaud où est monté l'autre ! qui donc est-elle ?

L'ex-matelot fit violence à sa mémoire et, après un instant de réflexion, s'écria :

— Je me souviens ! je l'ai vue à Melun, cette femme, en canot, sur la *Belle-Lisa*, avec M. Fabrice, une autre péronnelle et le petit cocodès épatant ! C'est elle qu'on appelait Mathilde... Et le matin de l'exécution, quand un gant m'est tombé sur la tête et m'a fait lever le nez, je l'ai revue à une fenêtre de l'hôtel du *Grand-Cerf* ! Tonnerro du diable ! Et j'ai laissé couper le cou à un innocent, moi ! et j'ai sauvé cette créature qui certainement en savait long ! Eh bien, me voilà joli garçon !

— Je craignais les gens de loi... Je n'ai rien dit !... Un malheureux a payé de sa vie mon silence ! C'est une lâcheté, cela ! c'est une infamie que j'ai commise ! Aujourd'hui je connais le vrai coupable, et mon devoir est tout tracé... La punition de l'assassin, la réhabilitation du martyr, voilà maintenant le but de ma vie ! Justice sera faite, je le jure, foi de Claude Marteau, ou j'y perdrai mon nom !...

En se disant les choses qui précèdent, le ci-devant marin allait et venait dans la première des deux pièces de son chalet, avec une agitation fiévreuse.

Peu à peu la réflexion mit un peu d'ordre et de calme dans ses pensées.

Il marcha moins vite et finit par s'arrêter tout à fait en murmurant :

— Patience, Claude ! Point de coup de tête... Ne te hâte pas plus qu'il ne faut ; c'est le véritable moyen d'arriver à ton but ! Quant à rendre ce coffret à la demoiselle, allons donc !... Je n'ai pas encore une voie d'eau dans ma jugeotte, pour faire une bêtise d'un pareil acabit. Le hasard me met sous la main une nouvelle preuve du crime, aussi convaincante pour le moins que la première !... Je l'ai, je la garde ! Ah ! monsieur Fabrice Leclère, mon honoré patron, je lis dans votre jeu maintenant ! J'avais bavardé trop quand je vous promenais en canot, la veille de l'exécution de Melun... Vous avez deviné que j'étais possesseur d'un indice qui pouvait vous perdre... Vous vous êtes dit qu'il vous fallait une arme contre moi, et vous avez trouvé cette arme dans mes antécédents...

— L'ancien reclusionnaire, démasqué par vous, puis entouré de votre bienveillance hypocrite, ne vous semble plus redoutable... Vous payez mon silence cent vingt-cinq francs par mois et vous me croyez aveugle et muet désormais... Comptez là-dessus, mon bonhomme ! Claude Marteau a fait une faute, c'est vrai ? il a été condamné, il a subi sa peine, mais il n'était pas un coquin autrefois, et il est un honnête homme aujourd'hui ! Vous en aurez la preuve, monsieur Fabrice Leclère, quand vous reviendrez d'Amérique !... Je vous attends ici de pied ferme !

Ayant ainsi monologué, l'ex-matelot glissa l'écusson d'argent portant les initiales : F. L. dans le coffret qu'il referma soigneusement, dont il attira la clef, et qu'il serra au fond d'un meuble, sous ses vêtements et sous son linge.

Ensuite il alla trouver Laurent.

Ce dernier lui apprit ce qui s'était passé la nuit précédente, après son départ, il lui remit un billet de cinq cents francs de la part de M. de Langeais.

— Tonnerro de Brest ! s'écria Claude, il est généreux comme un prince, le particulier !... J'empoche le chiffon, maître Laurent, et je vous paye à déjeuner... Ça vous va-t-il !

— Toujours !

— En route, alors !

— Où irons-nous ?

— A Suresnes si vous voulez... Au *Chalet*... chez Gaidon...

— A pied ou en canot ?...

— En canot... J'aime mieux travailler des bras que des jambes...

— Le temps de prendre mon chapeau et je suis à vous.

— Alors rejoignez-moi à l'embarcadère... Je file le premier afin de détacher la yole...

Cinq minutes après, la légère embarcation, vigoureusement enlevée par les avirons du matelot, filait comme un flèche vers Suresnes.

### III

#### LA DERNIÈRE MALADE DE FRANTZ RITTNER

Le jour était bien près de paraître lorsque Frantz Rittner quitta René Juncelyn.

Il eut la chance de rencontrer la voiture d'un *maraudeur* qui regagnait sa remise avec son cheval éreinté et qui, moyennant la promesse d'un fort pourboire, consentit à le mener à Auteuil.

Le docteur, jugeant tout au moins inutile de réveiller le concierge, se garda bien de sonner à la grille principale de l'habitation, mais rentra chez lui par la petite porte du boulevard Montmorency.

Il traversa le chemin de ronde et gagna son pavillon et son appartement.

L'idée qu'il avait dans sa poche un passeport bien en règle, et sa ferme croyance à la gigantesque et rapide fortune devant résulter de sa nouvelle association avec René, éloignaient de lui tout souci.

L'avenir lui semblait coloré des nuances les plus riantes.

La fatigue, néanmoins, se faisait sentir.

Il se coucha, et à peine sa tête reposait-elle sur l'oreiller qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Un peu avant neuf heures il se réveilla en sursaut.

On frappait à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il après avoir jeté un coup d'œil à la pendule placée en face de son lit.

Ce fut l'aide-médecin qui se présenta.

— Bonjour, mon cher collaborateur... lui dit le médecin des folles. J'ai dormi tard aujourd'hui, contre ma coutume... y a-t-il du nouveau ?

— Oui, monsieur le directeur...

— Un décès ?

— Non, une entrée...

— Ce matin ?

— Non, monsieur le directeur, la nouvelle pensionnaire a été amenée entre une et deux heures du matin.

— Ce n'est pas la coutume de la maison de recevoir des malades au milieu de la nuit...

— Je le sais, mais il y avait urgence... vous étiez absent, donc je ne pouvais vous consulter... J'ai cru devoir faire une exception.

— A merveille... Quel est le genre de l'aliénation mentale ?...

— Folie furieuse.

— Où avez-vous placé la nouvelle pensionnaire ?...

— Dans une cellule du premier étage.

— Nous irons la visiter ensemble tout à l'heure... Est-ce une femme âgée, une jeune femme, ou une jeune fille ?...

— Une jeune femme... Elle a été amenée par un certain vicomte de Langeais. Ce monsieur doit revenir... il désire parler à vous même.

— Le vicomte de Langeais ?... répéta Frantz Rittner.

Après avoir consulté sa mémoire pendant une seconde, il ajouta :

— Je ne connais pas ce nom... Y a-t-il eu quelque chose de payé d'avance ?...

— Oui, monsieur le directeur, un trimestre...

— Bien... vous tiendrez compte de cet argent au docteur Vernier, mon successeur...

Le médecin adjoint fit un signe affirmatif.

Rittner reprit :

— Quelles indications vous a-t-on données sur la marche de la maladie ?

—L'ébranlement du cerveau a été instantané....

—A la suite d'un grand chagrin, d'une épouvante, d'une catastrophe ?

—A la suite du peril effroyable résultant d'un incendie dans lequel la personne qui nous occupe a failli périr....

Frantz, étonné, dressa l'oreille.

—Un incendie, s'écria-t-il, cette nuit ?

—Oui, docteur....

—Où donc ?

—A Neuilly.

—Et cette femme s'appelle ?

—Mathilde Jancelyn ! murmura Rittner avec un geste de stupeur. Ah ! le hasard a d'étranges caprices !..

—Vous connaissez la nouvelle pensionnaire, docteur ? de manda le médecin adjoint.

—Oui... Je le crois du moins... répondit Frantz avec une indifférence affectée. Je saurai du reste bientôt à quoi m'en tenir à ce sujet, car je vais m'habiller et nous irons la voir. A propos, ajouta-t-il, ne m'avez-vous pas dit que ce monsieur, ce vicomte de Langeais, devait revenir ?..

—Oui, monsieur le docteur.

—Quand ?

—Aujourd'hui, je crois...

—C'est bien.

Le médecin des folles avait sauté en bas de son lit.

Il plongea dans l'eau froide son visage et ses mains, s'habilla en quelques minutes et accompagna au bâtiment des malades le jeune docteur qui donna l'ordre d'ouvrir aussitôt la cellule où Mathilde était enfermée...

—Est-ce bien la personne que vous vous attendiez à voir, monsieur le directeur ? demanda le médecin adjoint.

Rittner n'avait à cet égard aucun doute. Cependant il répondit :

—Je le crois, quoiqu'elle soit changée au point d'être à peine reconnaissable.

Ceci, d'ailleurs, était la stricte vérité.

La malheureuse, si séduisante quelques heures auparavant, gisait immobile dans un angle, accroupie comme une masse inerte, le regard fixe, le visage contracté, décomposé.

Elle était à demi nue, ayant, au cours de son accès de folie furieuse, mis ses vêtements en pièces avec ses ongles et ses dents.

D'innombrables égratignures zébraient du carmin le plus vif son épiderme blanc et satiné.

—Faites lever cette femme... commanda Rittner au médecin adjoint.

Ce dernier obéit aussitôt.

Il prit Mathilde par les poignets et, l'attirant à lui avec force, mais sans violence, il la contraignit à se dresser sur ses jambes et la conduisit jusqu'auprès de la fenêtre où elle se trouva en pleine lumière.

Le médecin des folles l'étudia longuement et avec une profonde attention.

Les yeux, entourés d'un cercle qu'on eût dit tracé au charbon, étaient atones et vitreux. Une contraction étrange soulevait les lèvres et laissait voir les dents blanches et fines.

Les muscles tressaillaient sous la chair comme ceux d'un moribond qui succombe aux atteintes du *delirium tremens*.

Le médecin adjoint attachait un regard interrogateur sur Frantz Rittner.

—Vous voulez connaître mon opinion ? fit le complice de René, lorsqu'il eut terminé son examen. Eh bien, la voici : Cette femme est mortellement atteinte.

Le jeune docteur fit un geste de surprise.

—Ne peut-elle donc guérir ?... murmura-t-il.

—Non ! répliqua Rittner. Elle n'a pas trois mois à vivre ! son secret sera bien gardé ! ajouta-t-il tout bas.

#### IV

##### OU FRANTZ RITTNER FAIT SES DERNIERS PRÉPARATIFS

—Quel traitement ordonne monsieur le directeur ? demanda le médecin adjoint.

—Une douche d'eau froide, et dans une baignoire formée surtout, car une crise peut se manifester d'une minute à l'autre, répondit Rittner. On tâchera de faire prendre à la malade quelques aliments d'une nature légère. Pour boisson de la citronnade glacée....

Après une seconde de réflexion il reprit, en s'adressant à l'infirmière de service qui suivait la visite :

—Vous aurez soin de ne laisser auprès de la malade aucun objet avec lequel elle pourrait se blesser ou attenter à sa vie. On enlèvera provisoirement tous les meubles qui garnissent la cellule, et même la literie, à l'exception de deux matelas posés sur le tapis....

Oui, monsieur le docteur

Si une crise de folie furieuse se manifeste après la première douche, on en donnera une seconde... Lorsque l'état de prostration remplacera la crise, on enveloppera de couverture, brûlantes la partie inférieure du corps, et l'on fera des applications de glace sur la tête. Si la crise ne se produisait pas ou se produisait mollement, il suffirait de vêtir la malade d'un peignoir de laine....

—Ce sera fait, monsieur le docteur....

—Mais, hélas ! murmura Rittner d'un ton mélancolique, tous ces soins seront inutiles... la pauvre femme est perdue sans ressources....

De la cellule de Mathilde, Rittner passa à celle de Jeanne.

Madame Delarivière en voyant entrer le docteur eut sur les lèvres une sorte de vague sourire et, quittant son fauteuil, fit quelques pas vers lui.

—Des fleurs... des fleurs... balbutia-t-elle de sa voix sans intonation, je veux cueillir des fleurs avec l'ange de lumière.

Vous cueillerez des fleurs tant qu'il vous plaira, répondit Frantz, mais un peu plus tard.

Il ajouta, en se tournant vers le médecin adjoint :

—Vous veillerez, je vous prie, à ce que madame soit conduite au jardin pendant une heure dans l'après-midi et, au retour de sa promenade, vous lui administrerez deux milligrammes de datura dans une potion miellée.

—Oui, monsieur le docteur, répondit le jeune homme en notant la prescription sur le carnet destiné à cet usage.

On procéda ensuite, et très sommairement, et la visite des autres cellules.

Cette visite finie, Rittner pensa à la fille de Jeanne.

Depuis qu'il se croyait certain que rien n'entraverait sa fuite, et qu'il pourrait jouir paisiblement à l'étranger d'une fortune considérable déjà et près de s'augmenter encore dans des proportions énormes, l'associé de Fabrice Leclère et de René Jancelyn sentait s'affaiblir la rancune qu'il nourrissait à l'endroit d'Edmée depuis sa tentative d'évasion.

—Comment va mademoiselle Delarivière ? demanda-t-il au médecin adjoint.

—Mal, monsieur le docteur... répondit ce dernier.

—Ainsi, vous n'augurez rien de bon de son état ?

—Je crains de ne point me tromper en affirmant qu'il s'aggrave de jour en jour....

—Allons la voir....

Les deux hommes quittèrent le bâtiment des folles et se dirigèrent vers l'appartement qu'occupait Edmée au premier étage de l'un des pavillons du parc.

En franchissant le seuil de la chambre, Rittner fut frappé du prodigieux changement de la jeune fille.

Celle-ci, en voyant le docteur, parut surprise plutôt qu'effrayée.

Elle fit un effort pour se soulever sur ses oreillers.

—C'est vous, monsieur... dit-elle d'une voix faible, je croyais que vous ne vous souveniez plus de mon existence.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, cette négligence apparente. J'ai été obligé de m'absenter... Je suis heureux de constater par mes propres yeux que vous allez infiniment mieux.... Edmée eut un triste sourire.

Ses joues amaigries, sa pâleur, ses yeux caves entourés d'une auréole de bistre, donnaient un éclatant démenti aux paroles du docteur.

—Vous vous trompez, monsieur... répondit-elle... Je sens bien, moi, que je ne vais pas mieux...

Rittner lui prit la main et appuya ses doigts sur le poignet. La peau était sèche et brûlante. Le pouls battait avec violence. Une fièvre continue minait le corps charmant de la jeune fille.

—Souffrez-vous, mademoiselle ? demanda Frantz.

—Oui, monsieur le docteur.

—Où se trouve le siège de votre souffrance ?

Edmée toucha successivement son front et le côté gauche de sa poitrine.

—Là... et là... murmura-t-elle.

—Vos douleurs sont-elles vives et intermittentes ?

—Non, monsieur le docteur... sourdes et continues...

—Ce ne sera rien, j'en répons... Nous arrêterons cela...

—Faites-le vite alors, car ma force s'en va...

—Le soulagement sera prompt, je vous le promets...

—Vous l'affirmez, je veux le croire, et maintenant, monsieur le docteur, je vous en prie, parlez-moi de ma mère...

—J'ai de bonnes nouvelles à vous donner... Madame Delarivière est aussi bien que possible...

Un éclair de joie passa dans les prunelles d'Edmée. Pendant une seconde un nuage rose colora sa pâleur.

Rittner continua :

—Je viens de donner l'ordre de conduire au jardin madame votre mère. Vous plairait-il de la rejoindre ?

—Oh ! oui, docteur, je vous en supplie !... s'écria la jeune fille... Si vous saviez comme vous me rendez heureuse !

Le médecin adjoint regardait avec étonnement le directeur de la maison des folles.

Il savait que mademoiselle Delarivière était incapable de faire un seul pas, et Rittner le savait aussi bien que lui.

Edmée tenta, pour la seconde fois, de se soulever.

Mais ses forces la trahirent. Elle ne parvint pas même à se mettre sur son séant, et retomba en arrière comme brisée.

—Ah ! je ne peux pas !... je ne peux pas ! balbutia-t-elle douloureusement, tandis que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux et inondaient ses yeux.

—Calmez-vous, mademoiselle, dit vivement le docteur. Cette faiblesse est naturelle. Nous la combattons et nous en aurons triomphé dans quelques jours... C'est une question de temps, voilà tout.

—Dieu le veuille, soupira la jeune fille.

Le médecin des folles et son suppléant quittèrent la chambre d'Edmée.

—Il faut tenter de couper la fièvre par l'emploi de la quinine à haute dose... dit Rittner. Vous combattrez avec des viandes saignantes, du vin de Bordeaux, des ferrugineux. L'anémie qui se déclare... Vous emploierez aussi, et dès aujourd'hui, la morphine...

—Que craignez-vous donc, monsieur le directeur ?

—Je crains que le cœur ne soit atteint.

—Ainsi, l'état de mademoiselle Delarivière vous semble, comme à moi, très-grave ?

—Oui, mon cher collaborateur, très-grave... presque désespéré...

Rittner se rendit à Paris après avoir déjeuné succinctement, présenta à la caisse de Jacques Lefebvre le chèque signé par Georges Vernier et toucha la somme ronde de trois cents dix mille francs en billets de banque.

Pendant son absence, Paul de Langeais vint à Auteuil chercher des nouvelles de Mathilde Jancelyn.

Nous savons déjà que les nouvelles données par le médecin adjoint furent nécessairement de la plus fâcheuse nature.

—Ne pourrais-je parler à monsieur le directeur de la maison de santé ? demanda le jeune homme...

—Monsieur le directeur est à Paris...

—Supposez-vous qu'il doive rentrer bientôt ?

—Je l'ignore absolument.

—Je reviendrai donc demain, dans l'après-midi.

—Et le jeune homme, profondément triste, regagna sa voiture.

Frantz Rittner revint à la tombée de la nuit et joignit la liasse des billets de banque rapportée par lui à celle que contenait déjà la valise de cuir qui nous est connue.

—Il est inutile, se dit-il ensuite, de rien laisser ici qui puisse éveiller les soupçons de mon successeur. Je vais supprimer le fil qui m'annonçait la visite de mes chers associés, quand ils arrivaient nuitamment par le boulevard Montmorency. On se servira sans aucun doute de cette porte, et le docteur Vernier s'étonnerait à bon droit de ces carillons électriques se produisant à l'improviste dans son cabinet de travail et dans sa chambre.

Le médecin des folles prit une de ces pinces tranchantes dont les bijoutiers font usage, monta sur une chaise et coupa le fil de laiton.

—Tout va bien, continua-t-il, je partirai demain soir. Après-demain je serai à Genève, à l'abri de toute poursuite et hors de toute atteinte, sous le nom d'Hermann Keutzer ! Allons, j'ai conduit ma barque en habile pilote au milieu des récifs où tout autre aurait sombré vingt fois. Rien ne peut plus désormais m'empêcher d'atteindre le port !

Frantz Rittner se mit au lit et dormit d'un tranquille sommeil jusqu'au matin.

Debout à huit heures, il s'assura que ses ordres avaient été exécutés, que l'établissement était, du faite aux caves, nettoyé, lavé, ciré, et que tout le personnel se trouvait à son poste, en grande tenue.

À dix heures moins un quart, deux coups de timbre retentirent, annonçant une visite, et le valet de chambre accourut prévenir son maître que le visiteur de l'avant-veille, accompagné d'une jeune dame, venait d'entrer au salon d'attente.

—Une jeune dame ! répéta le docteur, quelle peut être cette dame ?

Et il descendit fort intrigué.

—Les nouveaux venus, nos lecteurs le savent déjà, étaient Georges Vernier et Mademoiselle Paula Baltus.

## V

## LA VISITE

En effet Georges Vernier, accompagné de Paula Baltus, arrivait à la maison de santé d'Auteuil que la jeune fille désirait visiter.

Madeleine, la vieille servante dévouée de Georges, les suivait en veillant au transport des bagages dont une voiture était chargée.

Le jeune médecin, avant de quitter Melun, s'était entendu avec un confrère et lui avait confié ses malades.

Frantz Rittner fut frappé de la beauté merveilleuse de Paula Baltus ; il accueillit les nouveaux venus avec sa courtoisie habituelle et se mit à leurs ordres.

—Combien avez-vous de malades en ce moment, docteur ? demanda Georges au médecin des folles.

—Quarante-huit... Nous avons depuis hier une nouvelle pensionnaire, une jeune femme devenue folle à la suite d'un incendie dans lequel elle a failli périr...

—À quelle catégorie d'aliénés appartient cette femme ?

—À celles des agitées... Ses crises sont effrayantes... Je la crois atteinte mortellement...

Rittner désigna le gros livre à fermoirs placé sur une table du salon d'attente.

—Vous trouverez dans ce livre, dit-il, les noms de toutes les pensionnaires, la date de leur entrée, et en regard, dans une colonne spéciale, le chiffre des sommes mensuelles réclamées pour les soins qu'elles reçoivent ici... Voulez-vous jeter un coup d'œil sur ce livre et, s'il y a lieu, me demander des explications ?

—Non, pas en ce moment, répondit Georges. Nous nous en occuperons demain, si vous le voulez bien...

Rittner sourit.

—C'est que, fit-il, demain il y aura un obstacle...

—Lequel ?

—Je ne serai plus à Auteuil ni même à Paris...

—Comment, s'écria Georges un peu étonné, vous partez si vite !!!

—Ce soir même... Je regrette vivement, croyez-le, de ne pouvoir passer au moins une semaine avec vous pour vous mettre au courant de toutes choses ; mais, je vous l'ai dit, les affaires de famille, les affaires graves qui m'ont décidé à vendre, me rappellent en Alsace... Ce matin encore j'ai reçu une dépêche qui me supplie de hâter mon départ...

—Je comprends vos raisons, monsieur, repliqua Georges, mais ce brusque départ, si bien motivé qu'il soit d'ailleurs, va me mettre dans l'embarras... Existe-t-il au moins dans l'établissement une personne intelligente et capable de me renseigner ?...

—Oui, certes, monsieur... Je vous laisse mon bras droit... un autre moi-même...

—Qui donc ?

—Mon médecin adjoint, le docteur Schultz. C'est un jeune savant... Rien n'égale son amour pour le travail et rien ne peut dépasser son zèle... Depuis quatre ans le docteur Schultz est mon collaborateur et mon suppléant. Je m'en rapporte absolument à lui, et je n'ai eu qu'à me louer de cette confiance... Je vous le recommande de façon très chaude... Il restera avec vous si vous acceptez ses services.

—Certes, je les accepterai ! On ne se prive pas volontiers d'un bon serviteur et, à vous entendre, celui-là est exceptionnel.

—Exceptionnel, monsieur Vernier, c'est le mot ! Il vous donnera sur la maison tous les détails que je vous donnerais moi-même... Vous pouvez avoir en lui une confiance illimitée.

—Je ne la lui marchanderais pas, puisque vous dites qu'il la mérite...

—Mais voici l'heure de la visite... Ne faisons pas attendre nos malades... Est-ce que madame nous accompagne ?

—Si vous n'y voyez aucun inconvénient, messieurs... répondit Paula Baltus. Qu'en pensez-vous, monsieur Georges ?...

—Je n'oserais vous conseiller, mademoiselle, d'affronter un spectacle si triste... murmura le jeune médecin.

—Mon confrère craint pour vous sans doute des émotions trop violentes, ajouta Frantz, et peut-être a-t-il raison.

—Soyez tranquille répliqua l'orpheline. Je suis forte et courageuse.

—Est-ce par curiosité seulement que vous voulez nous suivre, mademoiselle ? demanda Rittner.

—Non, monsieur, je veux m'instruire... D'un jour à l'autre je puis être appelée à devenir un aide pour le docteur Vernier, dans des circonstances qui lui sont connues...

—S'il en est ainsi, mademoiselle, venez donc, mais soyez forte comme vous avez promis de l'être, car vous assisterez certainement à de navrants spectacles.

Paula Baltus répéta :

—Soyez tranquille...

On quitta le salon d'attente et l'on prit, à travers le parc, le chemin du bâtiment des folles.

Le médecin adjoint attendait, entouré des infirmières de toutes les sections, et tenant ses cahiers de notes.

Il s'inclina respectueusement devant mademoiselle Baltus et devant Georges.

—Le docteur Schultz, sans doute ? fit ce dernier.

—Que j'ai le plaisir de vous présenter, répondit Frantz.

Georges Vernier tendit la main au jeune homme en lui disant :

—Je suis heureux de faire votre connaissance, mon cher confrère... M. le docteur Rittner m'a parlé de vous en termes flatteurs qui vous ont valu toute mon estime... Il ne vous déplaira pas, a-t-il ajouté, de continuer avec moi la tâche dont vous vous acquitiez avec lui d'une façon si brillante... Si tel est en effet votre désir, nous resterons ensemble, et je suis convaincu que nous serons satisfaits l'un de l'autre...

—Comptez sur moi, monsieur, murmura le jeune docteur, je ne négligerai rien pour justifier une bienveillance dont je suis touché et reconnaissant.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et Georges ajouta, en s'adressant au personnel :

—Aucun changement ne sera fait ici, et les coopérateurs utiles, les bons serviteurs, trouveront en moi un ami... Maintenant, s'il vous plaît, commençons la visite.

Les trois médecins et mademoiselle Baltus franchirent le seuil du bâtiment des folles, précédés par l'infirmière de service qui ouvrit successivement les portes des cellules.

On visita toutes celles du rez-de-chaussée sans qu'un seul incident caractéristique se produisit.

Georges questionnait.

Rittner ou le médecin adjoint répondait brièvement.

Paula Baltus très émue, mais s'efforçant de dominer et surtout de cacher son émotion, écoutait avec une attention profonde.

On monta au premier étage.

Le médecin des folles s'arrêta devant la porte sur laquelle on voyait le numéro 1.

—C'est ici, dit-il, que se trouve la jeune femme amenée l'avant-dernière nuit à la suite d'un incendie.

—Celle dont les crises sont si terribles ? demanda Georges.

—Oui.

L'infirmière fit jouer la clef banale qui s'ajustait à toutes les serrures.

Les visiteurs entrèrent.

La cellule, tendue de gros couil gris capitonné ou plutôt matelassé, ne contenait aucun meuble.

Deux matelas et un demi douzaine de couvertures se voyaient dans un angle sur l'épaisse natte servant de tapis.

Mathilde Jancelyn, très calme, ses grands cheveux blonds dénoués couvrant ses épaules comme un manteau d'or, était debout auprès de la fenêtre et comptait sur ses doigts.

—Neuf... dix... onze... douze... treize... quatorze... disait-elle.

## VI

### UN COUP DE LA PROVIDENCE

Paula Baltus resta sur le seuil.

Georges et Rittner s'approchèrent de Mathilde.

Le médecin des folles lui toucha doucement l'épaule.

—Chut ! fit la jeune femme.

Puis elle continua d'une voix lente et monotone :

—Quinze... seize... dix-sept... dix-huit... dix-neuf...

Rittner l'interrompit de nouveau en lui prenant le bras.

Mathilde Jancelyn, se retournant alors, jeta un regard autour d'elle.

Mademoiselle Baltus, immobile et muette, se sentait profondément attendrie par la vue de cette infortunée, si belle encore malgré les empreintes violettes laissées par ses ongles sur son visage.

Les yeux de Mathilde se tournèrent du côté de Paula.

Elle parut aussitôt attirée par la jeune fille, et le corps penché en avant, le cou tendu, la devorant toujours du regard, elle fit quelques pas de son côté.

Cette scène bizarre, cette visible et inexplicable attraction intriguait et intéressait au plus haut point les visiteurs.

Rittner et Georges laissaient Mathilde s'avancer vers Paula, mais se tenaient prêts à intervenir au besoin.

Le regard de la sœur de René prenait une fixité étrange.

Son front se plissait sous l'effort d'une pensée confuse. Sans aucun doute il se faisait en ce moment un grand travail dans le cerveau malade de la pauvre folle.

Tout à coup elle porta ses deux mains à ses tempes, ses yeux glauques s'animaient, comme si un éclair de raison venait de briller au milieu des ténèbres de sa pensée.

Elle poussa une intraduisible exclamation, puis, recommençant à compter sur ses doigts, elle murmura :

—Dix-sept... dix-huit... dix-neuf... vingt... Vingt mille francs.

Prends garde à toi, Paul... Prends garde !... Tu sais leur secret... ils te tueront... C'est pour vingt mille francs que Frédéric Baltus est mort assassine... Ils l'ont tué pour vingt mille francs...

En entendant prononcer à l'improviste et en de telles circonstances le nom de son frère, Paula tressaillit de la tête aux pieds, devint mortellement pâle et jeta sur Georges Vernier un regard plein d'effarement.

Le jeune homme n'était ni moins surpris ni moins troublé que sa compagne.

Rittner, qui pour la première fois assistait à une crise de Mathilde, changea de visage, sentit un frisson courir sur sa chair et ne put contenir un geste de stupeur et d'épouvante.

Georges et Paula s'apprêtèrent à le questionner.

Ils n'en eurent pas le temps.

Mathilde, que nous venons de voir tranquille et calme dans son égarement, fut prise soudain d'un effroyable accès de folie furieuse.

Elle commença par pousser des clamours lugubres, des rugissements de bête fauve affamée. Elle mit ses vêtements en pièces et déchira sa chair avec ses ongles... le sang coulait en filets roses sur l'épiderme satiné de son corps charmant, et la crise, loin de s'apaiser, redoublait de violence...

La malheureuse se tordait les bras et se roulait par terre en se débattant, comme une couleuvre blessée à mort...

Brusquement elle se releva avec la raideur d'un ressort d'acier et, prenant un impétueux élan, elle se précipita contre la muraille, la tête en avant.

L'épaisseur des étoffes matelassées amortit la violence du coup, qui sans cela eût été infailliblement mortel.

Néanmoins un bruit sourd retentit et Mathilde épuisée, étourdie, retomba sur la natte où elle demeura presque sans connaissance et les membres secoués par de faibles tressaillements.

—La crise est finie... dit Frantz Rittner...

Il fit un signe au médecin adjoint ; les infirmières s'empressèrent autour de la pensionnaire du n° 4.

Paula Baltus s'approcha de Georges et, le faisant se pencher un peu vers elle, elle lui glissa dans l'oreille ces mots :

—C'est hideux et c'est effrayant !... Mais pourquoi cette pauvre créature a-t-elle prononcé le nom de mon frère, et que signifie ce chiffre de vingt mille francs auquel elle revenait sans cesse ?

Pour toute réponse Georges posa un doigt sur ses lèvres.

Ce geste signifiait évidemment : *Silence ! Pas un mot !*

Le jeune médecin se tourna ensuite vers Rittner dont l'émotion avait disparu, et lui demanda avec une indifférence affectée :

—Ainsi cette malheureuse femme est la folle arrivée dans l'établissement avant-hier pendant la nuit ?

—Oui, répondit Frantz.

—Elle a perdu subitement la raison à la suite d'un incendie, n'avez-vous dit ?

—Oui... répéta le médecin des folles.

—Quel est son nom ?

—Mathilde Jancelyn...

—Par qui a-t-elle été amenée ici ?

—Par le vicomte Paul de Langeais...

—Ce vicomte de Langeais doit-il revenir ?

—Oui.

—Quand ?

—Aujourd'hui ou demain...

—Je causerai avec lui... pensa Georges ; puis, s'adressant au médecin adjoint, il reprit : Comment va-t-elle ?

—Elle ne souffre plus... La catalepsie, par conséquent l'insensibilité complète, a succédé aux convulsions...

—Elle n'est pas en péril, j'espère ? demanda vivement Paula.

—Non, madame... du moins le péril n'est point imminent... mais la guérison me semble douteuse...

—Et à vous, docteur Rittner ? continua la jeune fille.

—A moi aussi, mademoiselle...

Paula douloureusement émue baissa la tête, et nos person-

nages quittèrent la cellule où les infirmières continuaient à soigner Mathilde inanimée.

C'est bien étrange ! pensa l'orpheline. Qu'est-ce donc que cette femme, et pourquoi, dans son délire, a-t-elle prononcé le nom de mon frère ?

Georges, s'approchant d'elle, lui dit, d'une voix très basse :

—Mademoiselle, à quoi pensez-vous ?...

—A cette infortunée...

—Je le devinais... Il y a là un mystère qui me préoccupe comme vous, et que j'éclaircirai...

—Comment ?

En interrogeant le vicomte de Langeais, qui sait certainement ce que le docteur Rittner ignore... Peut-être nous mettra-t-il sur la trace que jusqu'ici nous cherchions en vain...

La visite continuait.

On entra successivement dans toutes les cellules portant les numéros pairs ; Georges interrogeait, prenait des notes, et formulait des ordonnances claires et bien motivées.

On passa aux numéros impairs.

Les cellules n° 1 et 3 étaient vides.

L'infirmière ouvrit la porte du n° 5...

Le docteur Vernier et Paula Baltus franchirent le seuil et se trouvèrent en présence de madame Delarivière.

Jeune être assise sur son lit, la tête basse.

Ses cheveux épars tombaient sur son visage et cachaient ses traits.

Elle avait sur les genoux des fleurs fanées, cueillies au jardin la veille, et dont elle faisait une guirlande en balbutiant d'une voix indistincte :

—Quand viendra l'ange de lumière, je l'enchaînerai avec ces fleurs... il ne pourra plus me quitter...

En entendant les visiteurs Jeanne releva la tête, contempla pendant une ou deux secondes Paula Baltus, quitta le lit qui lui servait de siège et vint droit à la jeune fille.

Celle-ci, encore sous l'impression du hideux spectacle auquel, dans la cellule de Mathilde, elle venait d'assister, recula vivement avec un peu d'effroi.

—N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Frantz Rittner, la folie de madame est douce... Vous ne courez aucun danger.

Paula, rassurée, laissa Jeanne prendre une de ses mains.

La pauvre femme regarda longtemps avec une admiration enfantine cette main blanche et effilée puis, la portant à ses lèvres, la couvrit de baisers.

—Ange de lumière, c'est toi... murmura-t-elle ensuite. Tu es donc enfin de retour et tu ne me quitteras plus...

Elle vous prend pour sa fille... dit Rittner...

En entendant la voix de Jeanne, Georges avait fait un mouvement brusque.

L'épaisse chevelure de la folle, nous le savons, cachait la figure comme un voile.

Le docteur Vernier s'approcha, écarta d'une main tremblante les masses soyeuses, étudia les traits décomposés et flétris par la souffrance, mais reconnaissables cependant, et poussa un cri de stupeur et de joie.

—Qu'y a-t-il ? demanda mademoiselle Baltus avec une anxiété facile à comprendre.

—Il y a que c'est elle !! répondit le jeune homme.

—Elle ? répéta Paula ; qui donc ?

—Eh ! ne l'avez-vous pas comprise ?... c'est Jeanne...

—Impossible !... vous vous trompez...

—Non, je ne me trompe pas !... Je vous dis que c'est Jeanne !... Jeanne Delarivière !...

Mademoiselle Baltus tremblait comme une feuille agitée par le vent.

## VII

## RETROUVÉES TOUTES DEUX

Frantz Rittner, très surpris et non moins inquiet de ce qui se passait en sa présence, intervint.

Le docteur Vernier a raison, mademoiselle, dit-il, cette pauvre femme se nomme bien madame Delarivière...



—Amenée de Melun, n'est-ce pas ? s'écria Georges.

—En effet. . .

—Ah ! poursuivit le jeune homme avec animation. J'étais bien sûr de la reconnaître. . . Malgré l'altération de ses traits, malgré sa livide pâleur et son amaigrissement, je ne pouvais me tromper !. . . Ce doux visage, si semblable à un autre que vous aimez comme je l'aime, mademoiselle, était gravé là. . . dans mon cœur. . . C'est la Providence qui nous a conduits ici !

—La joie m'étouffe ! murmura Paula.

—Ainsi donc, demanda le médecin des folles, vous connaissez madame ?

—Certes, je la connais ! répliqua Georges. Et si la science n'est pas un vain mot, je la sauverai !. . . je la guérirai !. . . Madame Delarivière ne peut habiter une heure de plus cette cellule. . . Il faut lui préparer sans retard un appartement dans un des pavillons du parc.

—Mais, fit Paula frappée d'un souvenir subit, M. Rittner, il n'y a qu'un instant, a dit que Jeanne me prenait pour sa fille.

Georges ne respirait plus. . . Il lui semblait que son cœur cessait de battre.

—C'est vrai. . . balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. Docteur, au nom du ciel, apprenez-nous où mademoiselle Edmée se trouve en ce moment.

—Elle est ici. . . répondit Frantz.

—Ici !! répétèrent à la fois Paula et Georges stupéfaits.

—Sans doute. . . Que trouvez-vous d'étonnant à cela ?

Georges ne se soutenait sur ses jambes que par un miracle de volonté. Une immense angoisse l'envahissait.

—Edmée pensionnaire de cette maison ! dit-il avec terreur. N'a-t-elle pu résister au coup qui la frappait ?... Est-elle folle aussi. . . comme sa mère ? . . .

Non, répliqua Rittner en secouant la tête, non, elle n'est pas folle. . .

—Ni malade ? . . .

—Je voudrais vous rassurer. . . Je ne le puis. . . Mademoiselle Edmée est malade. . . bien malade.

—Dangereusement ?

—J'en ai peur. . .

Georges frissonnait de tout son corps, des larmes coulaient sur ses joues. A voir sa physionomie bouleversée, on pouvait croire que dans cet asile de la folie il allait lui-même perdre la raison.

Paula n'était pas moins émue.

Le jeune médecin prit le bras de Rittner.

—Où est-elle ? lui demanda-t-il.

—Dans l'un des pavillons du jardin. . .

—Conduisez-nous près d'elle ! vite !

—Prenez garde, mon cher confrère ! Ce que vous voulez faire constitue une imprudence grave !

—En quoi ?

—Mademoiselle Edmée est si faible qu'une secousse violente peut la tuer. . .

Georges était déjà bien pâle, il devint blanc comme un linge.

—La tuer ! répéta-t-il. Mais quel est donc son mal ?

—Je crains une maladie de cœur. . .

Pendant une ou deux secondes le jeune homme garda le silence.

—Non, la joie ne tue pas ! dit-il ensuite résolument. Notre présence, pour Edmée, sera la vie et non la mort ! Allons !!

—Vous le voulez ?

—Oui, je le veux !. . . et je prends tout sur moi. . .

—Venez donc. . .

Rittner commençait à comprendre que ce médecin de province si tendrement aimé par mademoiselle Delarivière n'était autre que le docteur Vernier.

Tout cela d'ailleurs lui importait peu désormais. N'allait-il pas, le soir même, s'éloigner de Paris et de la France ?

Il quitta le bâtiment des folles.

Paula et Georges le suivaient. Le médecin adjoint venait derrière eux.

On atteignit le pavillon. . .

On gravit l'escalier conduisant à l'appartement de la jeune fille.

Au moment d'en franchir le seuil, Georges fut obligé de s'arrêter.

Le sang affluant à son cerveau lui donnait des vertiges. Un nuage passait devant ses yeux. Il chancelait comme un homme ivre.

Paula lui prit les mains qu'elle serra fraternellement, en lui disant d'une voix très douce et très basse :

—Du courage ! Dieu nous protégera !. . . Edmée est là. . . et nous avons retrouvé Jeanne. . .

Georges répondit par une pression pareille à la pression affectueuse de la jeune fille ; puis, passant ses deux mains sur son front brûlant pour en chasser la fièvre, il se redressa sous le choc qui l'avait écrasé d'abord, et il fit signe à Rittner d'entrer le premier. . .

Le médecin des folles salua mademoiselle Baltus, ouvrit la porte de l'antichambre puis, après avoir frappé doucement, celle de la chambre à coucher.

Edmée ne dormait pas.

Elle avait perçu vaguement quelque bruit au dehors et, s'attendant à la visite de Rittner, elle s'était soulevée sur ses oreillers.

—C'est vous, docteur. . . dit-elle de sa voix affaiblie mais musicale, qui retentit au plus profond du cœur de Georges. Vous êtes seul ? . . . J'avais cru vous entendre parler. . .

—Je ne suis pas seul, mademoiselle, répondit Rittner, une personne que vous connaissez m'accompagne, mais je n'ai pas voulu laisser cette personne arriver jusqu'à vous avant de savoir si vous vous sentiez assez forte pour supporter une joie vive. . .

Les joues pâlies d'Edmée se colorèrent faiblement.

—Une joie vive. . . balbutia-t-elle. Qui donc m'apporterait cette joie ? Qui donc vous accompagne.

—Devinez.

—Ah ! s'écria la jeune fille. Est-ce que mon père est de retour ?

—Hélas ! non, mademoiselle. . . pas encore.

—Alors c'est ma mère qui est là. . . ma mère que je ne puis aller rejoindre et que vous m'amenez ?

—Non, mademoiselle, ce n'est pas madame votre mère.

—Marthe de Ronceray peut-être. . . mon amie de pension, à qui vous avez fait connaître le lieu de ma retraite ?

Rittner secoua négativement la tête.

—Parlez, alors, docteur ! reprit Edmée, parlez ! je vous en supplie !. . . Je ne puis faire, vous le voyez, que de vaines suppositions. . . Je ne devine pas. . . l'incertitude m'agite et me met au supplice. . . Parlez !

Le médecin des folles, pour toute réponse, recula de deux pas en démasquant la porte.

Paula et Georges étaient sur le seuil. . .

Edmée les vit. . .

Saisie et dominée par une émotion toute puissante elle ne put ni pousser un cri ni articuler une parole.

Ses lèvres s'agitèrent en vain. Aucun son ne s'en échappa.

Elle tendit ses mains à Paula et à Georges, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses paupières.

Paula prit Edmée entre ses bras et couvrit ses joues de baisers, tandis que Georges appuyait passionnément contre ses lèvres une des petites mains de l'enfant.

Pendant quelques secondes on n'entendit dans la chambre que le bruit des sanglots qui les étouffaient tous les trois.

Edmée soudain poussa un soupir, ferma les yeux et retomba sans connaissance sur ses oreillers.

—Je vous avais prévenu !. . . dit Rittner. Vous voyez bien maintenant que la secousse était trop violente !

—Eh ! docteur, répliqua le jeune médecin, cet évanouissement ne me cause aucune inquiétude. C'est la joie qui l'a provoqué et, je vous le répète, la joie n'est jamais funeste !

En disant ce qui précède, Georges tira de sa poche un flacon de sels et l'approcha des narines de la jeune fille.

L'effet produit fut presque immédiat.

Les paupières d'Edmée battirent comme les ailes d'un papillon qui veut prendre son vol, puis elles s'écartèrent, se soulevèrent et laissèrent glisser entre les longs cils des regards qui se portèrent d'abord sur Paula, puis sur Georges, qui tous les deux lui souriaient.

Elle leur tendit de nouveau les mains.

— Chers amis, leur dit-elle d'une voix changée, j'ai bien cru que j'allais mourir, tout à l'heure, en vous revoyant. Comme mon pauvre cœur battait !... Il battait si fort qu'il me faisait beaucoup souffrir.

— Et maintenant ? demanda Georges en cachant son effroi.

— C'est fini... c'est passé...

— Bien vrai ?...

— Oui, bien vrai, je vous assure ! Oh ! je guérirai vite maintenant, puisque vous serez là, tous les deux, près de moi !... Votre tendresse, voilà le remède qu'il me faut...

— Chère... chère enfant... murmura Paula.

— Monsieur Georges, reprit vivement Edmée, avez-vous vu ma mère ?

— Oui, mademoiselle... je la quitte à l'instant.

— Comment la trouvez-vous ?

— Aussi bien que possible... quoique ce mieux soit loin d'être bien.

— Vous la guérirez aussi, n'est-ce pas ?

— Je la guérirai, oui, mademoiselle.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

— Oh ! quel beau jour pour moi !... s'écria Edmée. Que je suis heureuse, mon Dieu !... quand on pense que ce matin je ne croyais plus au bonheur. Étais-je assez injuste ? étais-je assez ingrate ?

Et de nouveau la jeune fille fondit en larmes ; mais que ces larmes étaient douces !

## VIII

### LA VENGERESSE

— Docteur, dit mademoiselle Baltus à l'oreille de Georges, n'êtes-vous pas d'avis qu'après des émotions si violentes, notre chère Edmée doit avoir grand besoin d'un peu de repos ?...

— Assurément... répliqua le jeune homme.

Il ajouta, en s'adressant à Rittner :

— Quelles sont les dernières prescriptions ?...

Le médecin adjoint lui mit sous les yeux le cahier de visite, et Georges y lut l'ordonnance écrite la veille.

— J'approuve absolument... fit-il. Rien de plus sage et de plus rationnel... Il faudra continuer.

— Vous ne me quittez pas j'espère ?... demanda la jeune fille, prise d'un tremblement soudain.

Paula se pencha vers elle, l'embrassa sur le front et lui répondit ;

— N'ayez nulle inquiétude, chère mignonne... si nous vous laissons seul en ce moment, c'est qu'il vous faut du calme et du sommeil...

— Vous reviendrez ?...

— Oui, certes !

— Et, bientôt.

— Oui, bientôt...

— Vous ne retournerez pas à Melun ce soir ?...

— Je dois y retourner, moi ; mais M. Georges, notre ami à toutes deux, ne m'accompagnera point...

— Il restera près de moi ?

— Sans doute...

— Pour longtemps ?

— Pour toujours...

Le visage d'Edmée devint rayonnant.

— Pour toujours ! répéta-t-elle. Est-ce possible ?

— C'est possible et certain... Le docteur Vernier est ici chez lui... Depuis hier cette maison lui appartient...

La jeune fille battit des mains.

— Oh ! alors, reprit-elle avec une touchante confiance, je suis sûre de guérir, et vite ! Allez, mes bons amis, je ne vous remercies plus... Je vais me reposer dans ma joie...

Elle sourit à Paula et à Georges puis, appuyant doucement sa tête blonde sur les oreillers, elle ferma les yeux afin de conserver dans un rêve l'immense bonheur dont son âme était pleine.

Les visiteurs sortirent de la chambre.

— Je n'en puis douter, se disait Rittner, le docteur Vernier est le médecin de Melun de qui madame Delarivière a reçu les soins... Mais quelle peut-être cette jeune fille dont le nom n'a pas été prononcé ? Il y a là quelque chose de mystérieux et d'inquiétant...

— Ah ! mademoiselle, s'écria Georges en quittant le pavillon, ne vous semble-t-il point, comme à moi, que la Providence m'a pris par la main pour me conduire ici ? Retrouver en même temps Jeanne et sa fille, brusquement, à l'improviste ! Ce n'est pas le hasard qui a fait cela !... Le doigt de Dieu me paraît visible !

— Certes ! répliqua Paula d'une voix grave. Pour vous c'est le bonheur !... Pour madame Delarivière et pour Edmée, c'est la guérison !... Pour moi c'est la vengeance !...

Rittner, en attendant ce mot si étrange dans la bouche d'une belle jeune fille, frissonna de la tête aux pieds.

Quelques gouttes d'une sueur glacée perlèrent sur ses tempes à la racine de ses cheveux.

— La vengeance ! répéta-t-il avec stupeur.

— Oui, monsieur... répondit Paula. Cela vous étonne ?

— Je ne puis en croire mes oreilles... Vous ne haïssez cependant ni madame Delarivière, ni sa fille ?

— Je les aime l'une et l'autre de toute mon âme ! Vous ne pouvez comprendre, n'est-ce pas ?... C'est qu'il est des choses que vous ignorez... Quelques mots feront la lumière au milieu des ténèbres... Tout à l'heure une malheureuse créature, Mathilde Jancelyn, dans sa folie furieuse, a parlé devant vous de Frédéric Baltus assassiné... Je me nomme Paula Baltus, monsieur, et je cherche le meurtrier de mon frère et les complices de ce meurtrier...

Rittner se sentit défaillir.

Paula Baltus !... La vengeresse qu'il redoutait plus que tout au monde !... Elle était là... près de lui... devant lui... les yeux fixés sur lui !...

Qui sait si ce regard qui le faisait trembler ne descendait au fond de son âme ? ne lisait pas dans sa conscience troublée ?

— Du calme, de la force, ou je suis perdu ! se dit Frantzen s'inclinant très bas devant la jeune fille pour cacher la pâleur de son visage et l'épouvante empreinte sur ses traits.

— Docteur, demanda le médecin adjoint, continuons-nous la visite ?

— Il est près de midi, répliqua Rittner en dissimulant son trouble. Le déjeuner doit être servi. J'espère que mademoiselle Baltus et M. Georges Vernier me feront l'honneur de s'asseoir à une table qui est encore aujourd'hui la mienne...

— Mais sans doute, monsieur, répondit Paula. Nous acceptons bien volontiers votre invitation.

On gagna la salle à manger.

Georges n'était plus reconnaissable.

En même temps que l'espoir rentrait dans son âme, les nuages épaissis depuis quelques jours autour de son front se dissipèrent, le sourire revenait à ses lèvres.

À table, la conversation s'engagea naturellement sur Jeanne et sur Edmée.

Rittner raconta comment il se faisait que la jeune fille eût été amenée chez lui, près de sa mère.

Paula et Georges eurent alors la confirmation et la preuve de ce qu'ils devinaient déjà sans le savoir, c'est-à-dire que M. Delarivière, désespéré de l'état de Jeanne, avait fait tout au monde pour tenir secrets sa maladie et le lieu de sa retraite.

Le médecin des folles raconta la tentative d'évasion que nos lecteurs connaissent. Il la mit sur le compte d'une surexcitation fiévreuse et passagère de la jeune fille, et ne manqua point, dans son récit, de s'attribuer un rôle très beau.

Vers trois heures il envoya chercher une voiture sur laquelle on chargea son léger bagage, à l'exception bien entendu de la sacoche de cuir dont il ne se séparait pas.

Il prit congé de Georges et de Paula, serra la main du jeune sous-ordre qu'il avait l'habitude d'appeler *mon cher collaborateur*, puis il monta dans son fiacre, emportant une grosse fortune qu'il comptait bien arrondir encore, et comptant pour l'avenir non seulement sur l'impunité, mais sur un bonheur sans nuages, sur l'estime des honnêtes gens, et fouette-cocher !

Aussitôt après son départ mademoiselle Baltus et Georges regagnèrent le pavillon d'Edmée.

L'installation de madame de Delarivière avait eu lieu dans l'appartement contigu à celui de sa fille.

Edmée l'apprit en se réveillant et ce fut pour elle une joie d'autant plus vive que Georges lui promit que chaque jour Jeanne pourrait passer quelques heures auprès d'elle.

Le moment approchait où Paula devait se rendre au chemin de fer de Lyon si elle voulait arriver à Melun avant la nuit.

Je ne vous dis point *adieu*, chère mignonne... fit-elle en serrant Edmée sur son cœur. Je vous dis à *bientôt*... Je reviendrai demain

—A demain donc... murmura la jeune fille. Aimez-moi comme je vous aime...

Pour toute réponse Paula l'embrassa de nouveau.

En mettant pied à terre à la gare de Melun, mademoiselle Baltus trouva sa voiture qui l'attendait.

—Une dépêche apportée pour mademoiselle, il y a deux heures... lui dit le valet de pied en lui présentant une enveloppe bleue.

Cette dépêche, datée de New York, était de Fabrice. Elle annonçait son prochain retour.

—Tous les bonheurs à la fois ! pensa l'orpheline. Je commence à croire que le bon Dieu ne m'a pas abandonnée tout à fait !...

Elle alla prier dans la chambre close, devant le portrait de son frère, puis elle se coucha et s'endormit presque aussitôt.

Ses rêves lui montrèrent successivement Fabrice agenouillé devant elle et lui baisant les mains, et Mathilde Jancelyn qui, dans son étrange folie, prononçait le nom de Frédéric assassiné...

Ce même jour une autre dépêche de Fabrice, adressée à Laurent, était arrivée à la villa Neuilly Saint-James, annonçant un départ presque immédiat.

Le valet de chambre intendant se frottait les mains.

—La maison va redevenir vivante et gaie ! s'écria-t-il ; et il faisait tout ranger, nettoyer, tout frotter, comme si les maîtres avaient dû rentrer chez eux le soir ou le lendemain matin.

Claude Marteau, lui, se proposait d'aller chercher au jour convenu, c'est-à-dire le surlendemain, le sloop dont le grément devait être complet, et de voir si madame Tallandier s'était décidée sagement à lui donner pour mousse son fils, le petit Pierre.

L'ex-matelot avait résolu de se maintenir dans les bonnes grâces de Fabrice Leclère jusqu'au moment où de nouvelles preuves, plus décisives encore et plus indiscutables que les premières, lui imposeraient le devoir d'agir.

—On a vu plus d'un innocent paraître coupable... se disait-il. M. Fabrice avait peut-être perdu le revolver... On le lui avait peut-être volé, et j'ai peut-être mal compris le billet où l'on parle du *chèque*, de Frédéric Baltus et du *P. de la R...* Faudra voir !...

## IX

### LES TENEBRES RÉAPPARAISSENT

Le lendemain du jour où Georges Vernier avait pris possession de la maison de santé, Paula Baltus quitta Melun de bonne heure et revint à Auteuil.

Elle comptait y passer au moins une quinzaine et s'installa dans une chambre contiguë à celle d'Edmée.

Mademoiselle Delarivière voyait son rêve se réaliser. Georges se trouvait auprès d'elle ; il allait soigner et guérir sa mère, elle n'en doutait pas. Elle se sentait pleine de courage et d'espérance, mais sa faiblesse ne diminuait point.

Le jeune docteur s'occupait déjà du traitement qu'il se proposait de faire suivre à Jeanne, et qui ne ressemblait en rien à celui mis en œuvre par Frantz Rittner.

Edmée l'inquiétait.

Il reconnaissait lui aussi chez elle le germe d'une maladie de cœur.

Or les émotions éprouvées par la jeune fille, depuis sa sortie du pensionnat de Saint-Mandé jusqu'à ce jour, avaient rapidement développé ce germe et provoqué cet appauvrissement de sang que l'on nomme anémie.

Néanmoins, si grave que fût déjà le mal, Georges se promettait de le combattre avec énergie, et comptait bien qu'en définitive la victoire resterait à la science.

—Cher docteur, lui demanda Paula en descendant de voiture, qu'avez-vous donc aujourd'hui ?

—A quel propos cette question, mademoiselle ?

—Hier vous paraissiez joyeux, et le triste passé n'existait plus pour vous... Aujourd'hui vous semblez sombre et découragé...

—Découragé, non, mademoiselle, répondit Georges, mais soucieux.

— Pourquoi ?

—J'ai réfléchi beaucoup... J'ai de sérieuses préoccupations...

—Au sujet d'Edmée ?

—D'abord... La pauvre enfant a beaucoup souffert... Vous avez entendu mon prédécesseur nous affirmer qu'elle était gravement malade... il ne se trompait pas... il n'exagérerait rien...

—Grand Dieu ! que m'apprenez-vous là !

—Hélas ! mademoiselle, je dis la vérité !... Il faut savoir le regarder en face...

—Est-ce que le danger existe ?...

—Il peut venir d'un moment à l'autre...

—Vous guérirez Edmée, cependant ?...

—Oui, avec l'aide de Dieu !... Mon immense tendresse, mon dévouement profond, me tiendront lieu de la science infailible qui serait nécessaire...

—Dieu vous aidera, docteur... Ma tendresse rivalisera de zèle avec la vôtre... Entre de telles affections Edmée vivra pour être heureuse...

Georges serra les mains de mademoiselle Baltus qui reprit au bout d'un instant :

—Et madame Delarivière ? Que pensez-vous d'elle ?... Son état s'est-il aggravé ?

—Non, mademoiselle, au contraire... Jeanne, soumise au traitement que je lui fais suivre à partir d'aujourd'hui et qui doit lui rendre des forces, pourra supporter bientôt l'épreuve terrible et décisive que j'ai résolu de tenter, si toutefois mon illustre maître, le docteur V... partage à ce sujet mon opinion... comme je le crois... comme je l'espère...

—De ce côté, donc, tout ira bien... Avez-vous une autre cause de souci ?

—J'en ai une.

—Puis-je vous demander laquelle ?

—Cette femme qu'on a amenée ici il y a trois jours et qui, dans un accès de délire, a prononcé devant vous hier le nom de votre frère.

—Mathilde Jancelyn ?

—Oui.

—Elle me préoccupe aussi... répondit Paula. J'ai pensé que peut-être Frédéric avait connu cette femme, et ce matin, dès le point du jour, j'ai fouillé les papiers et les lettres de mon frère, espérant y trouver un mot qui pût nous mettre sur la voie...

—Eh bien, avez-vous réussi ?

—Non... pas une indication... pas un indice... Mais cela

ne prouve rien, car il est étrange, inexplicable, presque incroyable, que cette Mathilde Jancelyn, devenue folle plusieurs mois après l'assassinat, prononce le nom de mon frère et for mule un chiffre qui se trouve être justement celui du chiffre falsifié remis à Frédéric quelques heures avant sa mort, et volé sur son cadavre.

—Cela semble inexplicable, en effet ; mais peut-être le vicomte de Langeais nous donnera-t-il la solution de l'énigme funèbre ?

—Est-il venu comme il l'avait annoncé ?

—Non.

—Ne pouvez-vous aller chez lui ?

—J'ignore son adresse.

—Comment faire, alors ?

—Attendre... Un peu plus tôt ou un peu plus tard, M. de Langeais viendra certainement...

Georges allait répondre.

Un employé de l'établissement interrompit la conversation en apportant une carte.

—Ce monsieur attend monsieur le docteur au salon... fit-il en même temps.

Le jeune homme jeta les yeux sur la carte.

—Ah ! s'écria-t-il, c'est lui !...

Qui donc ? demanda mademoiselle Baltus.

—Le vicomte Paul de Langeais...

—Allez vite, docteur... Par M. de Langeais nous saurons certainement quelque chose.

Et Paula se rendit à l'appartement d'Edmée, tandis que Georges Vernier se dirigeait vers le salon d'attente.

Au moment où il entra, le visiteur quitta son siège.

Les deux hommes se saluèrent.

—Monsieur, dit le nouveau venu, la carte que vous tenez est la mienne... Je suis le vicomte de Langeais. Est-ce à monsieur le docteur Rittner que j'ai le plaisir de parler ?

—Non, monsieur, répondit Georges, mais à son successeur. Je me nomme le docteur Vernier et je me trouve, depuis hier, à la tête de cette maison.

Le vicomte s'inclina de nouveau.

—Je viens, monsieur, reprit-il, vous demander des nouvelles d'une personne qui m'est chère...

—Mademoiselle Mathilde Jancelyn ?...

—Oui... La déplorable situation de cette pauvre jeune femme s'est-elle améliorée ?

—J'ai soumis mademoiselle Jancelyn au traitement rigoureux rendu nécessaire par les fréquents accès de délire qui se produisent chez elle... Une très légère amélioration s'est manifestée dans l'état de la maladie...

—Cette amélioration se soutiendra-t-elle ? Ira-t-elle grandissant ?... demanda vivement M. de Langeais.

—Je l'ignore... Les quelques questions auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre m'aideront sans doute à me former une opinion à cet égard...

—Interrogez, monsieur... Je vous répondrai de mon mieux.

—La cause de la folie a été, m'a-t-on dit, une profonde terreur, un grand danger couru dans un incendie ?...

—La cause décisive, oui, monsieur, mais l'esprit de Mathilde était déjà troublé par une discussion survenue entre moi et son frère, discussion très orageuse à laquelle elle venait d'assister...

—A propos d'argent, n'est-ce pas ?

Paul de Langeais, fort étonné, regarda le docteur.

—C'est vrai, monsieur, reprit-il. Mais qui vous fait deviner cela ?

—Certaines paroles que mademoiselle Jancelyn prononce dans ses crises... Elle répète sans cesse le chiffre de vingt mille francs... Parlez-vous en effet de cette somme ?

—Oui, monsieur... Il s'agissait d'un chèque donné par moi à mademoiselle Jancelyn et dont on avait surchargé le chiffre...

—Un faux ! s'écria Georges.

—Non, monsieur une erreur... répliqua vivement M. de Langeais.

Le jeune médecin, à son tour, regarda son interlocuteur bien en face.

Il comprit sans peine que, pour une cause quelconque, dans la crainte peut-être de compromettre Mathilde, le vicomte ne disait pas la vérité, mais il comprit en même temps qu'il serait impossible de lui faire avouer ce qu'il voulait taire.

En conséquence il n'insista pas, et il continua son interrogatoire en abordant un autre ordre d'idées.

## X

## UNE LUCEUR

—Outre ce chiffre de vingt mille francs, reprit Georges Vernier, il est un nom qui revient souvent dans les divagations maladroites de mademoiselle Jancelyn, et au sujet duquel vous pourriez, je l'espère, me renseigner...

—Quel est ce nom ? demanda le vicomte...

—Celui de Frédéric Baltus.

M. de Langeais secoua la tête.

—Je ne puis rien vous dire... fit-il. Une seule fois pendant la nuit de l'incendie, j'ai entendu Mathilde prononcer ce nom. Il m'était inconnu... Cela, du reste, n'est point surprenant... J'ai passé ma jeunesse en province et j'habite Paris depuis quelques mois seulement...

—Mademoiselle Jancelyn est Parisienne ?

—Oui, monsieur...

—Elle connaissait beaucoup de monde ?

—Beaucoup... oui... répondit le vicomte.

—Figurez-vous, monsieur, qu'à ce nom de Frédéric Baltus se rattache une histoire de chèque absolument semblable à celle dont vous venez de me parler...

—Un chèque surchargé ?

—Oui, monsieur...

—Par ce Frédéric Baltus ?

—Non pas, mais à son détriment.

—On s'est aperçu de la surcharge ?

—Après avoir payé, oui.

—Et qu'est-il advenu de cette découverte ?

—Le faussaire a pris peur et, pour ravoire le chèque, il a tué l'homme...

—Un assassinat ! murmura le vicomte avec horreur.

—Parfaitement.

—Et le faussaire assassin a-t-il été arrêté, convaincu, condamné ?

—Non, monsieur...

—Mais c'est horrible !

—D'autant plus horrible qu'à la place du scélérat resté impuni on a guillotiné un malheureux que j'ai toutes les raisons possibles de croire innocent...

Un silence de quelques secondes suivit ces paroles.

M. de Langeais sembla singulièrement préoccupé.

Georges reprit :

—Ainsi, mademoiselle Jancelyn a un frère ?

—Oui, monsieur.

—Sait-il que sa sœur est folle ?

—Je l'ignore...

—Vous ne l'avez pas fait prévenir ?...

—Je le connais à peine... Je ne l'ai vu que deux fois, pendant quelques instants, chez mademoiselle Jancelyn.

—Vous aviez cependant des comptes à régler avec lui, puisqu'une erreur de vingt mille francs a pu se glisser dans l'un de ces comptes.

—Je ne vous ai rien dit de cela, monsieur... répliqua Paul de Langeais. Les comptes dont il s'agit sont entre le frère et la sœur... L'erreur commise à mon préjudice est venue d'une circonstance particulière...

—La surcharge du chèque, par conséquent le FAUX, quoi qu'il vous plaise de l'appeler ERREUR... Si j'insiste ainsi d'une façon qui doit vous sembler désobligeante, c'est que tout cela peut me mettre sur la piste de ce misérable assassin dont je vous parlais tout à l'heure...

—Je ne comprends pas...

—Un jour viendra peut-être où vous comprendrez...

— Soupçonnez-vous le frère de Mathilde ? L'accusez-vous du crime ?

— Je n'accuse personne... je cherche... Mais vous serait-il possible de me dire où je trouverais M. Jancelyn ?

— Je sais qu'il demeurait rue Taitbout... non loin du boulevard... Mais il vous sera difficile, je le crois du moins, de le rencontrer à Paris...

— Pourquoi donc ?

— Parce que, le jour même où j'ai eu le malheur de me trouver avec lui chez Mathilde, il se disposait à entreprendre un voyage de longue durée et n'était venu voir sa sœur que pour lui dire adieu.

— Ah ! ah !... il quittait Paris ?...

— Oui... Quelques heures plus tard il allait monter en chemin de fer.

— Merci de ces renseignements, monsieur... Ils n'ont point dissipé les ténèbres, tant s'en faut, mais je vois poindre une lueur qui bientôt peut-être deviendra lumière...

— Maintenant, je vous en prie, parlez-moi de Mathilde... reprit Paul de Langeais, la guérison est-elle possible ?...

— C'est la vérité vraie que vous voulez savoir ?...

— Oui...

— Eh bien, l'ébranlement du cerveau a été si violent... les ravages accomplis sont si graves que je ne conserve aucun espoir de rendre la raison à la pauvre jeune femme...

Paul de Langeais devint très pâle et passa sa main sur ses yeux humides.

— Au moins, poursuivit-il, peut-elle vivre ?...

— Quelques mois peut-être, répondit Georges, si l'on peut dire que cela soit vivre !! mais certainement elle ne dépassera pas une année...

Le vicomte écoutait ses paroles avec un calme apparent, mais le pli profond creusé entre ses sourcils, la dilatation de ses narines, la contraction de ses sourcils, prouvaient qu'il souffrait cruellement.

— Ainsi, balbutia-t-il, Mathilde est perdue !...

Georges répondit par un signe affirmatif.

— Elle ne me reconnaîtra plus jamais ?... continua Paul.

— Jamais...

— Monsieur, je ne l'abandonnerai pas. Je veux que jusqu'à son dernier jour rien ne lui manque, matériellement parlant... J'ai payé le premier trimestre de sa pension...

— Je le sais, monsieur...

— Ce trimestre écoulé, continua le jeune homme, je payerai de nouveau et d'avance... Mon adresse se trouve sur ma carte. Je viendrai souvent, d'ailleurs, chercher des nouvelles de la pauvre Mathilde ; mais, dans l'état où elle se trouve, je ne me sens pas le courage de la voir... Si vous pressentez que mademoiselle Jancelyn touche à la fin de sa triste vie, je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en donner avis sur-le-champ... Que je sois à Paris ou loin de Paris, votre lettre me parviendra. J'accourrai...

— Il sera fait selon vos désirs, je vous le promets.

— Merci, monsieur.

Paul de Langeais se disposait à quitter le salon.

Georges le retint.

— Un mot encore, je vous en prie... lui dit-il. Vous êtes sûr que M. Jancelyn demeurait rue Taitbout ?

— Oui, mais je vous répète qu'il a sans doute quitté Paris...

Le vicomte quitta la maison de santé en proie à une mélancolie profonde, et ne pouvant s'empêcher de trouver étranges les nombreuses questions du docteur au sujet de René Jancelyn.

— Ce René est un drôle de la pire espèce, pensait-il, mais il me paraît impossible qu'il soit mêlé d'une façon quelconque à l'assassinat de M. Frédéric Baltus... Faussaire, oui... Meurtrier, non... Cet homme était trop lâche pour frapper...

Paula attendait Georges avec impatience.

— Eh bien, lui demanda-t-elle. M. de Langeais est parti ?

— Oui, mademoiselle...

— Vous l'avez interrogé au sujet de cette jeune femme ?... de cette Mathilde ?

— Comme un juge interroge un prévenu.

— A-t-il pu vous apprendre comment il se fait qu'elle prononce le nom de mon frère ?

— Non, mademoiselle... il l'ignore absolument ; mais en revanche il m'a appris des choses étranges et qui me semblent importantes.

— Lesquelles ?

Georges répéta de façon presque textuelle à Paula Baltus toute sa conversation avec Paul de Langeais.

Moi aussi je trouve cela bien étrange ! dit l'orpheline quand il eut achevé. Que comptez-vous faire ?... ●

— Savoir d'abord ce qu'est au juste ce René Jancelyn, et m'assurer si véritablement il a quitté Paris...

— Que concluriez-vous de son départ ?

— Tout simplement qu'il redoutait un danger et que ce danger lui semblait prochain... Ne me questionnez pas trop en ce moment, je vous en prie ; tout est encore confusion dans mon esprit, mais l'ordre s'y fera bientôt et je pourrai me livrer avec conscience et non sans succès à mon nouveau métier, car j'étais né, paraît-il, ajouta Georges en souriant, avec des aptitudes policières très développées, et j'ai manqué ma vocation en me faisant médecin ! Comment va notre chère Edmée ?

— Bien, docteur... Elle vous réclame.

Madame Delarivière est-elle auprès de sa fille ?...

Oui, et si vous y consentez, je la conduirai dans le jardin cette après-midi... Je m'institue sa garde malade...

— Vous avez toutes les charités, mademoiselle, et tous les dévouements. Madame Delarivière, sous votre surveillance tutélaire, aura son bon ange à côté d'elle...

## XI

### LE MOUSSE DE CLAUDE MARTEAU

Les journées passaient rapidement à la maison de santé d'Auteuil.

Un mieux sensible se manifestait dans l'état physique et moral de madame Delarivière.

La pauvre femme s'était prise pour mademoiselle Baltus d'une affection toute instinctive et ne voulait plus se séparer d'elle.

Les symptômes de la naissante maladie de cœur d'Edmée semblaient diminuer, mais la jeune fille ne retrouvait point ses forces, au grand étonnement et au grand chagrin de Georges.

On attendait avec impatience le retour de M. Delarivière et de Fabrice qui maintenant pouvaient arriver d'une heure à l'autre, plus d'une semaine s'étant écoulée depuis la dépêche expédiée de New York à Paula.

L'impatience n'était guère moins grande à Neuilly Saint James, où Laurent exigeait que, du matin au soir, tout son monde fût en grande tenue.

Claude Marteau, au jour dit, se mit dès l'aube en route pour Charenton, afin d'en ramener le complément indispensable de sa flotille.

Le constructeur était au chantier, surveillant les réparations d'une yole qui venait de prendre part aux régates du Havre, et qui avait subi quelques avaries.

— Bonjour et salut à tout le monde ! dit l'ex-matelot en portant militairement la main à son béret.

— C'est vous, monsieur Claude... répliqua le constructeur. Soyez le bienvenu ! Peste ! vous êtes matinal !

— Pour être rendu ce soir à Neuilly avec le sloop, je n'ai que le temps bien juste... donc il ne faut pas rester en panne ! Tout est terminé ?

— Tout absolument... Vous n'avez qu'à embarquer et qu'à pousser au large... et je vous garantis que vous aurez fait une bonne affaire... le sloop est un vrai bijou...

— Allons l'examiner un peu...

— Je suis à vous.

Et les deux hommes gagnèrent le bord de la Seine.

Le sloop se balançait gracieusement sur sa quille.

Il était gréé de la façon la plus coquette. Impossible de voir une plus jolie miniature de navire.

—Tonnerre de Brest ! s'écria Claude, le gaillard a bonne mine !

Cette exclamation d'enthousiasme enchantait le constructeur.

—Comme ça, fit-il, vous êtes content ?

—Très content... vous avez compris mes idées... C'est ça tout à fait ?

—Alors, allons boire une bouteille de vin blanc que je vous offre de bon cœur.

—Et que j'accepte de même... mais ne m'attardez point... Les détours de la rivière allongent bigrement la distance d'ici à Neuilly, et j'ai grand peur de n'avoir pas un souffle d'air pour descendre.

—Oh ! quant à ça, calme plat... Il vous faudra manœuvrer à l'aviron, or, tout seul ce n'est point commode... A propos, et votre mousse ? Êtes-vous retourné chez la maman Tallandier ?

—Non... je vais y aller dans cinq minutes... Elle m'avait demandé huit jours pour réfléchir.

—Je sais ça.

—Elle devait vous consulter... L'avez-vous vue ?

Oui... le lendemain de la visite que vous lui avez faite.

—Vous a-t-elle dit que ma proposition lui plaisait ?

—Elle lui plaisait certainement, mais ça ne l'empêchait pas d'être très indécise et très combattue... L'idée de se séparer du gamin la tourmente ferme.

—Vous avez plaidé ma cause ?

Bien entendu, et d'autant mieux que je vois là le bonheur du petit... Je pense qu'elle suivra mes conseils et qu'il ne vous reste qu'à la presser encore un tant soit peu...

—Aussitôt la fiole séchée, j'y cours... A votre santé !

—A la vôtre !...

L'ex-matelot et le constructeur trinquèrent, puis Claude reprit :

—Maintenant, réglons nos comptes... Les bons comptes font les bons amis !... Je vous redois ?

—Cinq mille francs, vous le savez bien.

—Allons, passez-moi ça pour quatre mille cinq cents...

—Impossible ! Ce qui est convenu est convenu... Seulement si la mère Tallandier se décide à vous donner le gamin, je laisserai cent francs pour lui...

—Vous êtes un brave homme ! Ça servira à nipper le moussaillon. Préparez donc la facture générale avec acquit pour solde... Je vais chez la mère, et j'espère que je ne reviendrai pas seul...

Puis Claude, après avoir vidé son dernier verre de vin blanc partit pour la rue de Paris où nous savons que demeurait madame Tallandier.

La mère et l'enfant étaient au logis.

Claude frappa.

Petit Pierre lui ouvrit la porte et cria :

—Maman, c'est M. Claude, le matelot de Neuilly... tu sais ?

Il tendit la main au visiteur et continua :

—Bonjour, monsieur Claude... Ça va bien ?

—Oui, mon petit homme... Bonjour, madame... Ça vous étonne peut-être de me voir si matin, mais mon patron arrive ces jours-ci... Il faut qu'il trouve l'embarcation à son poste, et j'ai tout juste le temps de la conduire... Et puis il y a autre chose encore...

—Je comprends, dit madame Tallandier. Vous venez voir si j'accepte la proposition que vous m'avez faite...

—C'est la vérité, et je compte qu'aujourd'hui vous allez me donner une bonne réponse...

—Vous tenez donc toujours au petit ?

—Tonnerre de Brest ! si j'y tiens ? Plus que jamais !

—Eh bien, voyons, Nous allons causer... Asseyez-vous, monsieur.

—C'est ça... causons... mais causons vite, s'il vous plaît... Pour que l'embarcation soit au mouillage avant la nuit, je n'ai pas à flâner... Nous disons donc ?

—J'ai réfléchi... J'ai écouté les conseils de M. X... qui s'intéresse sincèrement à nous et qui m'a parlé pour le bien de l'enfant !... Bref, je consens à vous donner Pierre.

—Bravo ! voilà qui va bien !

—Mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que tous les quinze jours vous l'enverrez passer une journée à Charenton avec moi.

—Vous y pouvez compter... c'est entendu... deux jours



Je ne vous dit oint adieu, chère mignonne... Je reviendrai demain.

de congé par mois... Quant à la solde et à toute le reste, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit. deux cent quarante francs par an, pour commencer, habillé, nourri, blanchi, couché, sa part des bénéfices de la pêche, et l'instruction par-dessus le marché!... Voilà!...

—Tout cela me convient... Quand faudra-t-il que je vous le conduise?

Claude Marteau se gratta l'oreille.

—Me le conduire?... répéta-t-il. C'est au mieux... c'est parfait... Mais j'aurais bien voulu l'emmener aujourd'hui...

—Aujourd'hui? s'écria madame Tallandier que l'idée de cette brusque séparation bouleversait. Comme cela!... Tout de suite?...

—Dame... oui... si c'est possible... histoire de me donner un coup de main pour descendre le sloop à Neuilly...

Petit Pierre intervint.

—Mais, oui, mère, c'est possible... dit-il vivement. Je sais bien que ça te fera un gros chagrin de nous séparer, et à moi de même; mais, puisque tu as consenti, qu'est-ce que ça fait que ça soit aujourd'hui ou demain, ce matin ou ce soir?...

L'enfant entouré de ses bras la pauvre femme dont il voyait les yeux devenir humides, et continua:

—Et ne va pas te figurer surtout que je suis pressé de m'en aller... Oh! non! c'est seulement afin de donner un bon coup de main à M. Claude, comme il dit, et qu'il puisse me mettre au courant du travail avant que son patron arrive.

L'ex-matelot ne se sentait pas de joie.

—Hein! comme il raisonne ce moucheron! fit-il. Ah! le brave gamin!

—Mais, murmura madame Tallandier, j'aurais voulu lui préparer un pen de linge.

—Inutile... répliqua Claude.

—Comment?

—En traversant Paris nous ferons escale à la *Madone des fleurs* et nous achèterons ce qu'il faudra, depuis les chaussettes et les mouchoirs de poche jusqu'au béret de matelot... A la *Madone des fleurs*, voyez-vous, on peut, en cinq minutes s'habiller de la tête aux pieds, comme un mirflor ou comme un canotier... à son choix... Rien n'y manque.

—Ça coûte de l'argent, tout ça...

—Pas beaucoup... Et ce digne homme de constructeur laisse, sur le prix du sloop, cent francs au gamin pour s'équiper.

—Entends-tu, maman? s'écria Pierre.

—Au moins, reprit madame Tallandier, il faut que le petit mange avant de partir.

—Oh! ça, oui. Vous allez donc me faire le plaisir de descendre tous les deux, et nous casserons vivement une croûte avec M. X... chez un pêcheur traîtreur qui n'est pas loin d'ici. C'est moi qui paye! Est-ce entendu?

—Dis oui, petite mère! fit le gamin d'une voix caressante.

—Eh bien, oui, puisque ainsi, du moins, je serai quelques minutes de plus au près de mon enfant.

—Alors, continua Claude, mettez votre bonnet et partons... Mais d'abord je vais vous compter le premier mois du moucheron...

Et l'ex-matelot tira de sa poche un louis qu'il posa sur la table.

—Mère, dit l'enfant redevenu sérieux. Il faudra prendre là-dessus deux francs pour une messe... tu sais...

—Oui, mon chéri, murmura madame Tallandier en embrassant Pierre et en fondant en larmes. Une messe... pour ton pauvre père...

—Maman... chère maman... il ne faut pas pleurer... nous le reverrons peut-être un jour, mon père... nous le reverrons. Madame Tallandier secoua tristement la tête.

Le gamin reprit:

—Dépêche-toi... M. Claude nous attend. Allons déjeuner. Et l'enfant entraîna sa mère.

Les paroles que venaient de prononcer madame Tallandier et petit Pierre avaient singulièrement frappé Claude Marteau et lui causaient une vague émotion.

L'enfant ne croyait pas son père mort puisqu'il parlait de le revoir un jour, et cependant il demandait une messe pour lui...

Que signifiait cela?

L'ex-matelot, très intrigué, se posait cette question et n'y pouvait répondre.

On rejoignit le constructeur.

—Eh bien? demanda ce dernier en voyant la mère et l'enfant en compagnie de Claude. Est-ce arrange?

—Oui, fit madame Tallandier en poussant un soupir, j'ai consenti.

—A la bonne heure! Vous avez eu cent fois raison! L'enfant est gentil et intelligent, et ce brave Claude Marteau lui apprendra son métier... C'est votre bonheur à tous les deux...

—As pas peur! s'écria l'ex-matelot. On en fera un homme! Sur ce, ma facture, s'il vous plaît... Voilà votre argent!...

En même temps il remettait au constructeur quatre billets de banque de mille francs et un rouleau d'or.

Le constructeur défit le rouleau et tendit cinq pièces d'or à Claude en disant:

—Et voici les cent francs que j'ai promis pour équiper petit Pierre de pied en cap.

Claude fit un geste de refus.

—Je ne les prends pas... répliqua-t-il.

—Pourquoi donc ça?

—Parce que j'ai réfléchi... C'est moi qui me chargerai de l'équipement du gamin. Quant aux cinq jaquets, donnez-les à madame Tallandier, s'il vous plaît... Elle les mettra à la caisse d'épargne et les trouvera dans l'occasion.

—Oh! monsieur Claude... balbutia la pauvre femme avec émotion, vous êtes trop bon...

—Pas du tout... prenez les médailles et vite... En hésitant vous me taquineriez... Présentement nous allons casser les reins à une matelote, tous ensemble, et nous mettrons les morceaux doubles, car le temps passe...

Une demi-heure plus tard le petit Pierre faisait ses adieux à sa mère, non sans des larmes abondantes versées de part et d'autre, et montait sur le sloop avec son nouveau patron.

Le gamin était adroit, très vigoureux pour son âge, et savait parfaitement manier l'aviron.

Claude lui confia une rame, prit l'autre, et ils descendirent la Seine à une fort jolie vitesse.

Lorsque l'embarcation se trouva dans Paris, en face du magasin d'habilllements, l'ex-matelot commanda:

—Stoppe!

Le gamin connaissait les termes du canotage, et instantanément il cessa de ramer.

—Voilà qui va bien! dit Claude. Maintenant, mon mousse, nous allons nous occuper de l'embellir le physique par l'achat d'une cargaison de frusques appropriées à la circonstance... Amarre le sloop, mon fiston, et de l'aplomb, nom d'un nom!...

Le matelot et l'enfant quittèrent l'embarcation, solidement attachés à un anneau du quai, et ils y revinrent au bout d'une demi-heure avec un trousseau complet.

On traversa Paris.

Claude Marteau, tout en ramant ferme, pensait à madame Tallandier et à certaines paroles mystérieuses prononcées par l'enfant.

—Comme ça, gamin, dit-il tout à coup, tu as écorné ton mois de solde pour faire dire une messe?

—Oui, monsieur Claude...

—Est-ce la première fois que ça t'arrive?

—Non monsieur Claude... Tous les mois, voyez-vous, maman va à l'église, donne deux francs et demande une messe...

—Pour ton père, toujours?

—Pour mon père, oui monsieur Claude...

—Mais n'as-tu pas dit que tu avais l'espérance de le revoir un jour ?

—Certainement, j'ai cette espérance-là, et je m'y cramponne de toutes mes forces, car je l'aime bien, mon pauvre papa...

—Il n'est donc pas mort ?

—Maman croit que si ; mais, moi, je soutiens qu'il est vivant.

—Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

—Non, monsieur Claude.

—Il a disparu ?

—Oui.

—Depuis longtemps ?

—Depuis bien des mois...

—Comment cela est-il arrivé ?

—Nous étions très pauvres... Papa est allé en pays étranger afin d'y gagner un peu plus d'argent qu'en France, et de l'en voyer à maman... Alors il lui est arrivé malheur.

—Quel malheur ?

—Il a été blessé, à ce que maman m'a dit... il est revenu... Nous n'avions pas de pain... on m'avait recueilli par charité dans une ferme... Maman était à l'hôpital... Il est reparti, sans nous voir, et depuis ce temps là nous n'avons plus entendu parler de lui... du moins maman ne m'en a rien dit...

—A quelle époque est-il revenu sans vous trouver ?...

—C'était au commencement de l'hiver dernier... Il faisait très froid...

—Dans quel pays était-il allé pour gagner de l'argent ?

—J'ai entendu dire que c'était en Suisse.

—Et ta mère n'a pas écrit ? n'a pas cherché ?...

—Oh ! si, beaucoup... beaucoup...

—Et toujours inutilement ?

—Toujours.

—Quel état avait-il, ton père ?

—Il travaillait dans les mines.

—Comment a-t-il été blessé ?

—Les rochers d'une carrière se sont éboulés sur lui, à ce qu'il a écrit à maman, et de la main gauche encore...

—Alors, il ne pouvait plus travailler ?

—Non, monsieur Claude... il avait le bras droit estropié...

—Le bras droit !...

—Oui...

Claude était devenu songeur.

L'histoire de ce malheureux inconnu le bouleversait.

L'enfant, il le comprenait bien, ne savait que ce que lui avait dit sa mère ; mais l'ex-matelot devinait que sous cette histoire simple et sinistre devait se cacher un drame étrange, un secret de famille...

Il ne continua pas ses questions.

Cinq heures sonnaient au moment où Claude Marteau et son mousse arrivèrent à Neuilly.

Laurent fut doublement émerveillé, et de l'élégance du sloop et de la gentillesse de petit Pierre.

Il fit installer un lit au gamin dans la seconde pièce du pavillon voisin du boulevard de la Seine, et l'ex-matelot, un peu fatigué lui-même d'une journée si laborieuse, emmena l'enfant se coucher.

—Écoute, lui dit-il, tandis qu'il se déshabillait, les yeux gros de sommeil, j'ai une recommandation à te faire, et je te la fais tout de suite de peur de l'oublier... Es-tu encore assez éveillé pour m'entendre ?...

—Oh ! oui, monsieur Claude...

—Eh bien, voici la chose... Il ne faut rien raconter ici de l'histoire de ton père... de son voyage, de sa blessure, de sa disparition... il ne faut en parler à personne...

—Pourquoi ça, monsieur Claude ?

—D'abord et d'une, parce que tes affaires de famille ne regardent quiconque, et puis j'ai mes raisons, et je te prie de croire qu'elle sont bonnes... Ainsi donc, et conséquemment, si par hasard on te questionnait, mets une sourdine à ta caronade, ce qui veut dire : Pas un mot ! mortus ! ou bouche cousue, à ton choix !

—Soyez tranquille, monsieur Claude, répliqua l'enfant. Du moment que vous me recommandez de me taire, je me tairai, car je sais bien que vous me conseillez dans mon intérêt, et je veux vous obéir en toutes choses comme j'obéissais à maman...

—L'ouïe de Brest, est-il gentil ce moucheron ! s'écria l'ex-matelot avec attendrissement en passant sa large main sur ses yeux qui se mouillaient. On chercherait bigrement loin sans trouver son pareil : Bonsoir, mon brave petit homme, bonne nuit et à demain matin ! Tâche de solidement dormir, et laisse le soleil se lever le premier... Une fois n'est pas coutume... Les autres jours nous serons debout, comme ça se doit, dès le *patron-minette*.

Et Claude Marteau, qui n'aurait pas donné sa journée pour une grosse somme, et qui commençait à s'attacher au gamin comme un père à son enfant, alla se jeter sur son lit.

Cinq minutes plus tard il dormait à poings fermés et ronflait à ébranler les cloisons...

## XIII

## UNE CONSULTATION DÉCISIVE

A la maison de santé d'Auteuil, le docteur Vernier était inquiet et préoccupé.

Il avait écrit, nous le savons, à son ancien professeur, et il espérait que le médecin célèbre apporterait lui-même sa réponse.

Or le docteur V... ne donnait point signe de vie. Ce silence tourmentait Georges et lui semblait de mauvais augure.

Paula Baltus, mise au courant de ce que le jeune homme avait résolu de tenter pour rendre Jeanne à la raison, le pressait de soumettre la pauvre femme à l'épreuve terrible, mais Georges refusait de jouer une si grosse partie sans y être autorisé et même encouragé par son illustre maître.

En conséquence, et de guerre lasse, il se décidait un matin à partir pour Paris et à gagner le quartier de la Sorbonne, quand on lui annonça la visite du docteur V...

Il prévint aussitôt mademoiselle Baltus, qui se rendit avec lui au salon d'attente où l'on avait introduit le nouveau venu.

L'illustre vieillard s'inclina devant Paula et serra cordialement la main de Georges, à la fois heureux et fier de recevoir chez lui une des plus pures gloires de la science.

Le docteur V... allait donc enfin trancher sans appel une question d'une importance capitale. Il allait approuver les projets du jeune médecin ou les condamner irrévocablement. Il allait réaliser le rêve de Paula ou mettre à néant son espoir.

—Cher et grand maître ! s'écria Georges, comment vous témoigner ma joie et ma reconnaissance de ce que vous avez quitté vos immenses travaux pour venir à moi ?...

—Moi aussi, mon cher enfant, je suis content de vous voir... interrompit le docteur V... et quand à la reconnaissance, vous ne m'en devez aucune... Il est tout naturel qu'un père se dérange pour visiter ses fils, et vous êtes un de mes enfants...

Georges serra de nouveau la main de son ancien maître et reprit.

—Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Paula Baltus qui, me connaissant à peine et croyant en moi cependant, a bien voulu m'avancer la somme considérable avec laquelle j'ai payé cette maison...

—Je vous félicite, mademoiselle, dit le professeur, car jamais confiance ne fut mieux placée, j'en réponds... Pour ma part, et aussi au nom de la science, je vous remercie d'avoir aidé le docteur Vernier...

Paula, dont ces bonnes paroles faisaient battre le cœur, sourit en rougissant un peu.

Le docteur V... continua :

—Ainsi, mon cher élève, vous voilà complètement installé !

—Complètement.

—Vous avez commencé à pratiquer ?

—Oui, maître.

—Et vous avez près de vous, dans cette maison, la personne dont parle le mémoire que vous m'avez confié ?



—Oui maître...  
 —Mettez-vous en œuvre avec cette personne le traitement que votre mémoire indique ?  
 —De point en point.  
 —Les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont-ils satisfaisants ?  
 —Je le crois...  
 —Nous allons en juger car ma visite, vous le pensez bien, a un double but... Je tenais non seulement à vous serrer la main, mais à étudier *de visu* la malade avant de vous répondre définitivement dans le sens de l'affirmative. Ah ! une question...  
 —Interrogez, cher maître...  
 —Les crises de délire sont-elles fréquentes !...  
 —Elles deviennent de plus en plus rares et de plus en plus faibles.  
 —Se produisent-elles deux ou trois fois par jour ?...  
 —Non, une fois tous les deux jours seulement...  
 —Aux mêmes heures !  
 —Oui.  
 Le docteur V... fronça le sourcil.  
 Paula et Georges l'écoutaient et le regardaient anxieusement.  
 Mademoiselle Baltus étudiait l'expression de sa physionomie. En voyant le visage du vieillard s'assombrir, elle eut peur, il lui sembla que tout allait mal.  
 —Cher maître, demanda Georges, ces intermittences réglées vous inquiètent, n'est-ce pas ?  
 —Oui... je crains qu'il n'y ait là un symptôme grave...  
 —Vous redoutez peut-être de voir la maladie, ayant fait de rapides progrès, passer à l'état chronique ?  
 —C'est bien là ma pensée...  
 —Et, dans ce cas, s'écria Paula Baltus, est-ce que tout espoir de guérison s'évanouirait ?  
 —Hélas ! oui, mademoiselle, répondit le vieux professeur.  
 —Mais pourquoi ?  
 —Parce que la paralysie trop complète du cerveau rendrait le retour à la raison impossible et, dans un temps plus ou moins rapproché, mais qui ne pourrait être bien long, amènerait la mort.  
 —La santé de madame Delarivière ne paraît cependant pas compromise.  
 —Ceci importe peu... Les maladies de l'intelligence agissent par secousses brusques et inattendues... L'une de ces secousses peut se manifester dans huit jours, demain, dans une heure, et emporter tout à coup la personne pour qui vous ressentez une affection si vive.  
 Mademoiselle Baltus devint très pâle. Elle était atterrée.  
 Le docteur V... s'en aperçut.  
 —Madame Delarivière appartient-elle à votre famille, mademoiselle ? demanda-t-il.  
 —Non, cher maître, répondit Georges. Mais mademoiselle Baltus n'en a pas moins un intérêt puissant à ce que madame Delarivière soit guérie...  
 —Un intérêt puissant ? répliqua le vieux professeur.  
 —Oui.  
 Et Georges raconta brièvement de quelle nature était l'important intérêt que prenait Paula à la guérison de Jeanne.  
 Le docteur V... écouta ce récit avec une attention profonde.  
 —Je vous comprends, mademoiselle, dit-il ensuite, et je partage vos inquiétudes légitimes et naturelles... Je ne veux pas les prolonger un instant de plus... Nous allons visiter madame Delarivière... Dites-moi, mon cher élève, quel est l'état moral habituel de la malade ?  
 —Une profonde mélancolie.  
 —Et l'état physique ?  
 —Satisfaisant... La constitution est bonne, quoique très nerveuse et d'une sensibilité excessive...  
 —Des éclairs de lucidité se manifestent-ils par moment ?  
 —Peu... et les lueurs, si elles existent, sont à ce point fugitives qu'il est difficile d'affirmer leur existence.

—Bien... j'ai assez questionné... Conduisez-moi près de la malade.  
 —Vous nous ferez ensuite l'honneur de déjeuner avec nous, cher maître, n'est-ce pas ?...  
 —Oui certes, et de grand cœur.  
 Georges regarda mademoiselle Baltus qui sortit pour donner des ordres, et qui rejoignit presque aussitôt les deux hommes dans l'escalier.  
 Sur le seuil de l'appartement de Jeanne, le professeur s'arrêta.  
 —Madame Delarivière, demanda-t-il, a-t-elle l'habitude de voir mademoiselle Baltus ?  
 —Oui, docteur... répondit Georges.  
 —Alors, mademoiselle, veuillez passer la première, je désire me rendre compte de l'attitude de la malade en vous apercevant.  
 Paula obéit.  
 Elle ouvrit la porte et franchit le seuil.  
 Jeanne était assise auprès d'une table couverte de fleurs fanées et jouait avec ces fleurs.  
 Elle se leva d'une façon très lente... Un sourire triste se dessina sur ses lèvres ; elle fit deux ou trois pas du côté de mademoiselle Baltus, qu'elle prit par la main et qu'elle conduisit vers la table en murmurant :  
 —Des fleurs... voilà des fleurs pour l'ange de lumière...  
 Le docteur V., suivi de Georges, était entré derrière Paula.  
 En entendant Jeanne prononcer les paroles que nous venons de reproduire, il fit un signe à l'orpheline pour lui recommander le silence, et il demanda tout bas au jeune médecin :  
 —Qui nomme-t-elle l'ange de lumière ?  
 —Tantôt sa fille et tantôt mademoiselle Baltus...  
 Le vieux savant s'approcha de la folle qui fixa sur lui le regard vague de ses yeux bleus et lui tendit une fleur.  
 Il prit cette fleur et dit à Georges, toujours à voix basse :  
 —Ne perdez rien de ce que vous allez voir et de ce que vous allez entendre...  
 Puis, tout haut, d'une voix rude et s'adressant à Jeanne :  
 —Pourquoi ces fleurs ?...  
 —Pour faire une couronne à l'ange de lumière... balbutia la pauvre femme.  
 —Où les avez-vous prises ?... poursuivit le docteur V... d'une voix de plus en plus dure.  
 —On me les a données... répondit Jeanne en tremblant de tout son corps.  
 Qui ?  
 —Le jardinier.  
 Paula et Georges écoutaient, muets de surprise.  
 L'influence manifeste du savant sur madame Delarivière et les réponses qu'il obtenait d'elle leur paraissaient tenir du prodige.  
 Le docteur V... saisit la main de Jeanne qui n'osait plus lever les yeux sur lui.  
 —Je vous défends à l'avenir d'accepter des fleurs !... commanda-t-il d'un ton presque menaçant.  
 Et, comme la folle gardait le silence, il ajouta :  
 —M'entendez-vous ?  
 —Oui... fit-elle d'une voix faible comme un souffle. Je vous entends...  
 —M'obéirez-vous ?  
 —Oui...  
 —Vous voyez bien que ces fleurs sont rouges, poursuivit le médecin, et je vais vous dire pourquoi... C'est qu'elles sont tachées de sang... comme les marches de l'échafaud...  
 On aurait pu croire que l'étincelle d'une puissante machine électrique venait de toucher Jeanne.  
 Elle bondit, et ses yeux, tournés vers le docteur, prirent une expression presque farouche.

## XIV

## RAYON D'ESPOIR

— Mon Dieu... murmura mademoiselle Baltus à l'oreille de Georges, il va provoquer une crise ! !...

— Silence ! répondit tout bas le jeune homme.

Jeanne avait relevé la tête. Elle regardait bien en face le savant dont l'œil fixe s'attachait sur elle avec une persistance de dompteur.

Ses lèvres s'agitaient, un tremblement d'épouvante ou de colère secouait son corps.

Le docteur V... poursuivit :

— Vous m'avez entendu... Il y a du sang sur ces fleurs... du sang, comme sur l'échafaud...

— Du sang... balbutia Jeanne, l'échafaud... l'échafaud...

Ses traits se contractèrent. Elle voulut retirer sa main, mais le vieillard, dont les doigts longs et secs avaient la force d'un étou, la contraignit à l'immobilité.

En même temps il continuait, d'un ton de plus en plus impérieux :

— Je vous défends de répéter ces mots... Je vous défends de penser à ces choses...

Jeanne poussa un gémissement sourd, se débattit pendant une seconde, puis s'affaissa sur elle-même.

Georges et Paula voulurent s'avancer.

Le docteur V... leur fit signe de rester en place.

Tenant toujours Jeanne par la main, il la força doucement, mais irrésistiblement, à se relever et lui demanda.

— Voulez-vous encore des fleurs ? !...

— Non ! oh ! non... répondit la folle avec un geste d'effroi. Je ne veux plus de fleurs ? !...

— Vous êtes obéissante, c'est bien... Asseyez-vous... Je vous commande d'être calme... Je vous ordonne de dormir...

Madame Delarivière se laissa tomber sur un siège, pencha la tête et ferma les yeux.

Georges et Paula, haletants, éprouvaient la sensation bizarre de gens que le hasard rend témoins d'une scène de magnétisme quasi-fantastique.

— Ce que je viens de tenter en votre présence, mon cher élève, dit alors le professeur célèbre, me permet de formuler maintenant une opinion très nette, ce qu'il m'était interdit de faire plus tôt, et cette opinion, la voici : La paralysie du cerveau est loin d'être complète... La sensibilité n'est nullement éteinte... Madame Delarivière me paraît guérissable...

— Ah ! s'écria mademoiselle Baltus, dont le visage s'illumina, quel bonheur !

— N'oubliez pas ce que vous avez vu, reprit le docteur V... en s'adressant à son élève, et profitez de la leçon... Dans certains cas de folie, la volonté ferme du médecin est le plus énergique des agents de guérison... Il faut être au besoin dominateur, impérieux, tyrannique même... ne l'oubliez pas...

— Ah ! je n'aurai garde !... répondit Georges.

— Maintenant, allons déjeuner ; nous causerons ensuite de l'épreuve décisive au sujet de laquelle vous m'avez fait l'honneur de me consulter.

— A vos ordres, cher maître...

Mademoiselle Baltus et les deux médecins quittèrent la chambre, laissant Jeanne profondément endormie.

Pendant le repas, le docteur V... adressa de nombreuses questions à Georges, et parut enchanté des réponses nettes et précises qu'il obtint.

Le café pris, on passa dans le cabinet de travail.

Le cœur de Paula battait à coups redoublés.

De ce qui allait se dire dépendraient certainement la guérison de madame Delarivière et la réalisation des rêves de vengeance attachés par l'orpheline à cette guérison.

— Abordons résolument la question, mon cher enfant, dit le docteur V... J'ai lu et étudié votre mémoire avec l'attention qu'il méritait, vous n'en doutez pas, et j'ai particulièrement examiné sous toutes ses faces le moyen bizarre et puissant sur lequel vous comptez pour combattre le mal et pour en triompher.

— Eh bien, maître, demanda Georges très ému, ce moyen, l'adoptez-vous ?

— En principe, oui, mais je repousse absolument le mode d'exécution proposé par vous...

— Comment cela ?

— Je m'explique... Infliger à la malade une terreur semblable à celle qui a causé la folie, provoquer une violente secousse du cerveau et attendre de cette secousse même le rétablissement de l'équilibre, voilà votre but... Je l'approuve, mais vous voulez amener la terreur par une scène de drame comme on voit au théâtre, faire représenter devant madame Delarivière la fiction d'une exécution capital par des acteurs, ou plutôt par des figurants auxquels vous distribueriez des rôles et cela est mauvais, quoique vous en ayez pris l'idée dans une merveilleuse nouvelle de Balzac intitulée, je crois : *Adieu !* Mais Balzac était un grand romancier et point du tout un médecin spécialiste...

— Cependant... commença Georges.

— Laissez-moi continuer... interrompit le professeur. Point de comédie, mon cher enfant, point de fiction... La réalité dans toute son horreur, croyez-moi, sinon vous manquez votre but, et une nouvelle tentative ne sera plus possible.

— Quoi !... balbutia le jeune homme avec effroi, vous voulez...

— Je veux que madame Delarivière revoie ce qu'elle a vu à Melun : Un condamné gravissant les marches de l'échafaud, et la tête de ce condamné roulant dans le panier... oui... je veux cela !...

— Ah ! s'écria Paula, c'est horrible !

— Certes, mademoiselle, c'est horrible... répliqua le docteur V... et c'est justement l'horreur de ce spectacle qui provoquera chez la malade la réaction foudroyante de laquelle résultera la guérison... ou la mort...

— La mort ! répéta Georges.

— Il faut accepter l'alternative, mon cher enfant, quand on use de l'un de ces remèdes héroïques qui sauvent ou qui tuent... la secousse rendra la raison à madame Delarivière, ou la délivrera de la vie...

— Et, fit vivement mademoiselle Baltus, si madame Delarivière cesse d'être folle, se souviendra-t-elle ?

— Ceci n'est point douteux, mais une grande prudence et d'extrêmes ménagements seront nécessaires pour obtenir les renseignements que vous désirez, sans amener dans l'équilibre moral de nouvelles perturbations... définitives cette fois...

Georges demeurait muet et pensif.

Le docteur V... lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, mon cher élève ? N'approuvez-vous point la modification que je fais subir à votre plan ?

— Je l'approuve, maître, assurément, mais elle m'épouvante.

— Elle est indispensable et, si vous l'adoptez après mûres réflexions, inquiétez-vous du moment où vous pourrez agir...

— Ce moment ne dépendra pas de moi, puisqu'il faudra nécessairement attendre une condamnation à mort et l'exécution d'un condamné.

— Ni l'un ni l'autre ne sont rares, hélas ! à Paris et dans les départements voisins.

— Ne se présentera-t-il pas certaines difficultés insurmontables ?

— Je me charge de les lever toutes quand nous en serons là, et d'obtenir les autorisations nécessaires... Il faudra que le hideux spectacle apparaisse soudainement à votre malade comme il lui est apparu jadis... Du reste, lorsque viendra le moment, je ne vous quitterai pas, je vous assisterai et jamais, dans ma longue carrière, je n'aurai été le témoin d'une plus intéressante expérience... Si vous réussissez, mon cher élève, le lendemain vous serez célèbre, et l'on vous proclamera une des lumières de la science !

— Peu m'importe la gloire, murmura Georges qui pensait à Edmée, c'est une autre récompense que j'ambitionne surtout.

Le docteur V... tira de l'une des poches de son pardessus un cahier de papier roulé et attaché par une ficelle.

Il le tendit à Georges.

—Voici votre mémoire, lui dit-il, vous y trouverez en marge mes observations et mes conseils.

—Merci, cher maître... merci du meilleur de mon âme...

—Souvenez-vous que je suis toujours et absolument à votre disposition. Maintenant je vous quitte...

—Déjà !

—L'heure de mon cours approche, et je vais être presque en retard...

—Vous reviendrez ?

—Je vous le promets.

Georges aurait souhaité vivement conduire l'illustre professeur auprès d'Édmée, et le consulter à son sujet, mais en présence de l'indiscutable nécessité d'être à Paris pour l'heure du cours, il n'osa pas même essayer de le retenir.

Le vieux savant s'éloigna donc, laissant dans l'âme des deux jeunes gens une espérance mêlée de beaucoup d'inquiétude et d'un peu de terreur.

—Qu'allons-nous faire ? demanda Georges.

—Attendre que la cour d'assises nous donne le moyen d'agir... murmura la jeune fille d'une voix sombre, et si la guérison ne vient pas, la mort viendra !... le docteur nous l'a dit ! C'est épouvantable ! savez-vous ? Cela donne le frisson !

—Oui, mademoiselle, et si je n'avais une aveugle confiance en la justice de Dieu, je n'oserais tenter l'épreuve...

—Vous avez raison, monsieur Georges... Dieu sera certainement avec nous... Mais combien je voudrais que M. Delarivière fût ici...

—D'après la dépêche de son neveu leur retour a tous deux ne peut plus tarder...

—Son autorisation vous est indispensable, n'est-ce pas, pour faire ce que vous avez résolu ?

—Indispensable, oui, mademoiselle...

—Et, s'il alluit la refuser ?

—Il ne la refusera point ; d'ailleurs, s'il hésitait, je trouverais, soyez-en certaine, d'éloquents raisons pour le convaincre... Je désire sa présence avec ardeur, et je l'attends avec confiance...

Mademoiselle Baltus secoua la tête, en murmurant :

—Et pourtant quelle alternative... Songez-y donc !

Puis elle répéta :

—Si la guérison ne vient pas, la mort viendra !

## XV

### LES ÉTONNEMENTS DE FABRICE

Rejoignons Fabrice Leclère, que le train parti du Havre à midi quinze minutes déposait à la gare Saint-Lazare à quatre heures et demie.

Le jeune homme, en quittant le wagon, ne prit avec lui que la valise renfermant des valeurs pour une somme énorme, et déposa à la consigne le reste de ses bagages, d'ailleurs très peu nombreux.

Il monta en voiture dans la cour même de la gare, dit au cocher : *A l'heure*, et se fit conduire tout d'abord rue de Clichy, à la maison où il avait logé jusqu'à l'arrivée de son oncle.

La concierge lui apprit que Laurent, assisté d'une espèce de marin, était venu enlever les *ibelots* et lui avait donné l'ordre de mettre un écriteau.

—Avez-vous trouvé un locataire ? demanda Fabrice.

—Non, monsieur Leclère, mais il n'y a pas de temps perdu... Nous ne sommes pas encore à l'époque où l'on cherche des logements.

—Est-il arrivé des lettres pour moi pendant mon absence ?

—Aucune.

—Et des visites ?

—Pas une seule... Faut croire que tout le monde savait le voyage de monsieur.

—C'est singulier... pensa Fabrice, ni René ni Rittner ne sont venus s'informer de mon retour plus ou moins prochain. Qu'est-ce que ça signifie !...

Le concierge reprit :

—Ah ! j'oubliais... On a apporté un papier pour les contributions... Monsieur n'étant pas là, je suis allé payer...

—C'est bien... Vous me donnerez votre compte...

—Oh ! monsieur, rien ne presse !

—Laurent vous a donné une clef de l'appartement ?

—Oui, monsieur Leclère... Elle m'est indispensable pour faire visiter le local s'il se présente un amateur...

—Veuillez me la remettre... J'en ai besoin pour quelques heures...

—La voici...

Le jeune homme traversa la cour, déposa dans un placard de son appartement la porte, remonta en voiture et donna l'ordre de le mener rue Taitbout, No. 9.

C'était là, nous le savons, que demeurait René Jancelyn au moment du départ de Fabrice.

Ce même jour, et précisément à l'heure où le neveu de M. Delarivière arrivait en gare, Georges Vernier quittait la maison d'Autauil et se rendait à Paris, bien décidé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour voir René Jancelyn.

La folie de la sœur confiée à ses soins fournissait un excellent prétexte pour se présenter chez le frère et pour le questionner.

Paul de Langeais lui avait indiqué la rue, mais non le numéro.

Il commença par le côté des numéros impairs, et il alla de maison en maison, demandant aux concierges :

—M. René Jancelyn, s'il vous plaît ?

—Connais pas... lui répondit-on invariablement.

Au No. 9 il renouvela sa question, et la réponse du concierge fut celle-ci :

—M. René Jancelyn ? Très bien !

—Est-il chez lui.

—Monsieur, il n'habite plus ici... ou plutôt il y habite encore pour le quart d'heure, puisque les meubles y sont toujours, mais il est en voyage...

—Quand doit-il revenir ?

—Il ne doit pas revenir du tout...

—Qui vous fait supposer cela ?

Une lettre de lui que nous avons reçue ce matin, ma femme et moi, nous donnant l'ordre de vendre ses meubles, de payer le loyer sur le prix, et nous laissant la différence à titre de gratification.

—Ah ! dit Georges, très déconcerté, et de quel pays cette lettre est-elle datée ?

—Ce n'est pas indiqué, monsieur...

—Par M. Jancelyn, peut-être, mais l'enveloppe porte nécessairement le timbre du bureau de poste d'où la lettre est partie.

—Tiens, c'est vrai, je n'y avais pas pensé... Après ça, vous comprenez, monsieur, ça nous est bien égal... M. Jancelyn nous dit de vendre, nous vendrons... Il nous dit de payer le propriétaire, nous le payerons... Il nous dit de garder le surplus pour nous, nous le garderons... et la lettre aussi, afin d'avoir dans les mains une preuve comme quoi nous avons agi d'après ses ordres et selon ses intentions... oui monsieur...

—Vous avez raison... reprit Georges, mais j'ai besoin d'écrire à M. Jancelyn pour une communication importante, et le timbre du bureau de poste m'indiquera l'endroit où je pourrai lui adresser ma lettre... Voulez-vous m'autoriser à jeter un coup d'œil sur l'enveloppe ?

Cette requête, appuyée d'une pièce de cent sous, obtint une réponse favorable, et l'épître fut mise sous les yeux de Georges.

Le timbre était celui de Genève.

M. Jancelyn est en Suisse... dit-il.

—Un joli pays à ce qu'on assure... répliqua le concierge. Moi, vous comprenez, je ne l'ai pas vu... n'ayant pas le temps de me déplacer...

—M. Jancelyn demeurerait-il chez vous depuis longtemps ?

—Depuis trois ans bientôt.

—C'était un bon locataire ?

Une crème, monsieur ! une vraie crème ! Payant son loyer rubis sur l'angle et rangé comme une demoiselle... qui l'est... rangée...

—Et que faisait M. Jancelyn ?

—Comment, ce qu'il faisait ?

—Oui, quel était son état ? sa profession ?

—Mais de se balader, donc... de se donner de l'agrément...

Je suppose qu'il avait des rentes...

Le jeune docteur comprit qu'il n'apprendrait rien de plus, car évidemment le concierge n'en savait pas davantage.

—Merci... dit-il

—Tout à votre service, monsieur...

Georges, en sortant de la loge, se trouva en face d'un jeune homme en grand deuil qui venait dans la maison.

Il s'éfafa pour le laisser passer, le regarda vaguement et se dit qu'il l'avait déjà rencontré quelque part.

Le nouveau venu, qui n'était autre que Fabrice, demanda comme avait fait Georges.

—M. René Jancelyn, s'il vous plaît ?

Georges tressaillit, s'arrêta court et prêta l'oreille.

Le concierge fit à Fabrice les mêmes réponses qu'il venait d'adresser au premier visiteur.

—Parti ! s'écria Fabrice. Parti pour ne plus revenir !...

C'est bien singulier !...

Il ajouta tout bas :

—Il a peur... il a pris la fuite... Que se passe-t-il donc ?

Rittner seul, croyait-il, pourrait le renseigner à cet égard, mais avant d'aller chez Rittner il voulait voir Mathilde, qui peut-être saurait quelque chose.

Inquiet et pensif, il se dirigea vers la porte cochère.

Georges l'attendait sur le seuil et lui dit en le saluant :

—Ainsi que moi, monsieur, vous êtes étonné du brusque départ de M. Jancelyn ?

Fabrice, très surpris d'être interrogé par un inconnu, regarda le docteur en face, et son visage ne lui rappela rien.

Il avait peur de tout ; tout lui semblait suspect, et nous croyons que cette disposition de son esprit n'étonnera personne.

—Vous vous trompez, monsieur... répondit-il d'un ton sec, en rendant sommairement le salut de Georges. Je ne connais pas M. Jancelyn.

—Je croyais vous avoir entendu prononcer son nom tout à l'heure... reprit le médecin, non sans surprise

—En effet, et voici pourquoi : J'arrive de voyage... Un ami de M. Jancelyn m'a prié de venir le voir de sa part et de lui annoncer sa visite prochaine... J'ai l'honneur de vous saluer...

Et Fabrice, sautant dans la victoria qui l'attendait, dit au cocher :

—Boulevard des Italiens... au coin de la Chaussée d'Antin...

La voiture partit.

Georges resta sur le trottoir.

La réponse brève et singulière qui venait de lui être faite l'intriguait.

—Allons, se dit-il au bout de quelques secondes, tout est mystère dans la vie de ce René Jancelyn. Je ne saurais rien, quant à présent, mais je serais bien étonné si ce mystère ne cachait point quelque chose d'odieux et même de criminel... Enfin un jour arrive, tôt ou tard, où la lumière se fait...

Et le jeune homme, qu'aucun motif ne retenait plus à Paris, reprit le chemin de la maison d'Auteuil où l'attendaient Edmée et Paula Baltus.

## XVI

### UN REVENANT

A l'endroit désigné, c'est-à-dire à l'angle du boulevard et de la Chaussée d'Antin, le cocher arrêta sa voiture.

Fabrice descendit, paya, et jeta machinalement un coup d'œil sur la terrasse du café Peters, pour y chercher quelque visage de connaissance.

Il était l'heure de l'absinthe, comme on dit à Paris dans la langue des boulevardiers.

Au milieu de ces consommateurs Fabrice aperçut, installé à une petite table et prenant, l'un une absinthe gommée,

l'autre un bitter-curaçao, le petit baron Pascal de Landilly et mademoiselle Adèle de Civrac (née Greluche.)

Il ne pouvait avoir la main plus heureuse.

Adèle et Pascal, étant les amis de Mathilde, savaient certainement quelque chose sur elle et sur René.

Tous deux poussèrent à sa vue une exclamation de surprise.

—Un revenant !... dit la jeune Adèle. Soyez le bien accueilli dans votre bonne ville de Paris !... Ça va-t-il comme vous voulez ?

—Le roi des galboux ! fit Pascal à son tour. Le voilà dans nos murs ! C'est ça qui est d'un chic épatant !... on va pouvoir rire un peu ! Bonjour, mon excellent bon... Asseyez-vous là et consommez... Je vous offre une absinthe... ou un scherry-cobler... ou un bock...

Fabrice s'assit.

—Depuis quand débarqué ? demanda Adèle.

—Depuis hier soir au Havre, et depuis deux heures à Paris...

—Vous êtes superbe ! reprit Pascal. Vous avez une mine étonnante avec des tons bronzés pleins de style. Le voyage a été heureux ?

—Bien triste ! murmura Fabrice d'un ton hypocrite.

—Comment donc ça ?

Le jeune homme indiqua du doigt le large crêpe qu'il portait à son chapeau, et répliqua :

—Ne voyez-vous pas que je suis en deuil ?

—L'oncle est mort ! s'écria Pascal.

—Hélas !... en pleine mer... pendant une tempête... il y a six jours...

—Donnons un pleur à la mémoire de cet homme honorable, reprit Pascal, mais généralement la mort d'un oncle millionnaire, dont on est le neveu, implique une idée d'héritage, ce qui est assez souriant et d'un fort relief. Vous voilà riche, mon excellent bon... richissime... Mes compliments sincères !

—Combien de millions ? demanda Adèle.

—Eh ! répondit Fabrice avec un léger haussement d'épaules, que me parlez-vous de millions ! Je ne sais même pas encore si j'hérite de quelque chose... Mon oncle a dû faire un testament, et j'ignore la teneur de cet acte...

—Ah ! diable !... reprit Pascal, ça change la thèse ! Enfin espérons que l'oncle aura bien fait les choses... Le contraire serait absolument infect... Il vous faut tout au moins cent mille livres de rente (pas un radis de moins !) pour mener joyeuse vie.

Ces derniers mots offraient à Fabrice une entrée en matière.

Il s'empressa d'en profiter.

—A propos de joyeuse vie, fit-il, comment se porte Mathilde ? Je suppose que vous la voyez toujours...

Pascal de Landilly et mademoiselle de Civrac, née Greluche, se regardèrent sans répondre.

Fabrice se méprit sur la cause de leur silence et continua :

—Eh ! bien, quoi ! je ne comprends pas du tout pourquoi ma question si simple semble vous surprendre si fort...

—Mon cher Fabrice, répondit Adèle, il est arrivé un malheur.

—Mathilde est morte ? s'écria le jeune homme avec une involontaire émotion.

—Mieux vaudrait qu'elle le fût... dit Pascal.

—Que lui est-il arrivé ? où est-elle ?

—Dans une maison de santé !...

—Blessée ?... Défigurée ?...

—Pis que cela...

—Enfin quoi donc ? expliquez-vous !

—Folle, mon cher !...

—Folle !... répéta le neveu du banquier.

—Positivement... Nous avions déjeuné le matin avec elle dans sa petite maison de Neuilly, très gaiement, je vous assure...

Et Pascal raconta le peu qu'il savait, c'est-à-dire l'incendie,

Mathilde devenant folle de terreur et transportée dans une maison de santé...

—Pauvre Mathilde ! murmura Fabrice à son âge et si jolie ! ! C'est affreux ! Je la plains de toute mon âme ! Et son frère ? Que devient-il ?

—René Jancelyn ?...

—Oui...

—Depuis le jour de l'incendie on ne le voit plus du tout... On suppose même, ceci soit dit entre nous, mon excellent bon, que c'est lui qui a mis le feu, ce qui serait d'un galbe bien dramatique mais bigrement canaille.

—Taisez-vous donc, Pascal ! fit vivement la jeune Adèle. Parole d'honneur, vous perdez la jugeotte ! ! Est-ce qu'on raconte des horreurs comme celles-là quand on n'est sûr de rien ? René Jancelyn pourrait très-bien vous faire un procès, et vous demander de gros dommages et intérêts... il gagnerait ! ! La femme de chambre de la pauvre Mathilde m'a affirmé, à moi, que l'incendie provenait d'un accident, d'une maladresse, et que sa maîtresse avait mis le feu en renversant un candélabre...

—Mais si René a disparu, demanda Fabrice, qui donc a pris soin de Mathilde ? Qui donc l'a fait entrer dans une maison de santé ?

—Celui qui porte son deuil... répondit mademoiselle de Civrac.

—Celui qui porte son deuil ? répéta le jeune homme fort surpris.

—Regardez... dit Pascal en désignant quelqu'un sur le boulevard, justement le voilà...

—M. de Langeais ! murmura Fabrice en voyant passer le vicomte vêtu de noir, la tête penchée, le visage sombre.

—Dans quelle maison, reprit-il, le vicomte a-t-il conduit Mathilde ?

—Ah ! quant à ça, mon cher, ignorance complète...

—A propos de maison de santé, reprit Fabrice, voyez-vous quelquefois le docteur Rittner ? Vient-il toujours dîner au café Riche ?

—Il est venu une seule fois, il y a dix ou douze jours. De puis ce moment, plus de Rittner.

—Peut-être se fait-il ermite...dit Adèle.

—Je crois qu'il s'absorbe dans ses études, car, ne vous y trompez pas, c'est un travailleur de premier ordre... répliqua Fabrice, qui s'étonnait un peu cependant d'une rupture si complète du médecin des folles avec ses habitudes de viveur.

—Vous dînez avec nous, bien entendu ? demanda Pascal. Je vous invite, et je crois que nous allons rire un peu...

—Merci, mon cher ami ; remettez, je vous en prie, votre gracieuse invitation à un autre jour.

—Pourquoi ça ?

—Je suis fatigué du voyage... Je vais prendre un bouillon et me mettre au lit...

—Liberté complète...Mais on vous verra bientôt ?

—Parbleu !

—Prenez jour tout de suite.

—Impossible... je puis être obligé de quitter Paris demain pour un petit voyage d'affaires.

—Eh bien ! dès votre retour, vous viendrez ?

Fabrice échangea une poignée de main avec Adèle et Pascal, et se mit à marcher rapidement dans la direction de la Madeleine, sans trop savoir où il allait.

Une immense préoccupation obsédait son esprit.

## XVII

### LE RAPPORT DE L'INTENDANT

Tout en marchant, Fabrice se disait :

—René Jancelyn est en fuite... Je ne puis en douter... Mathilde a perdu la raison à la suite d'une entrevue avec son frère, et l'on soupçonne ce dernier d'avoir allumé l'incendie dans lequel la pauvre fille a failli périr... On ne voit plus Rittner... Tout cela me paraît étrange ! Que s'est-il donc passé pendant mon absence ? Demain j'irai chez Paula, et ensuite à Au-

teuil. Là, j'apprendrai certainement quelque chose... Le plus sage, ce soir, est de rentrer à Neuilly... Laurent saura peut-être du nouveau...

Fabrice se rendit au café Durand où il dina rapidement et sans appétit.

Un peu avant neuf heures il monta en voiture et se fit conduire rue de Clichy, où il reprit sa précieuse valise, puis à la villa de Saint-James.

Au moment où il sonnait vigoureusement à la grille, vers dix heures, tout le monde était couché, sauf Laurent qui prenait le frais dans le parc en fumant un cigare.

Le concierge-jardinier quitta son lit, mit la tête à la fenêtre et cria :

—Qui êtes-vous et que demandez-vous ?

—C'est moi, Fabrice Leclère... répondit le jeune homme. Ouvrez vite...

Laurent, reconnaissant la voix de son maître, accourut.

—Monsieur Fabrice ! halbutia-t-il tout essoufflé. Est-ce possible !

—C'est très possible, donc ne me laissez pas attendre à la porte ; je suis fatigué et j'ai besoin de mon lit.

Laurent s'empressa de faire tourner la clef dans la serrure et de tirer les verrous, en répétant :

—Quelle surprise, mon Dieu !... quelle surprise !... Nous n'attendions pas du tout monsieur ce soir... Pourquoi monsieur n'a-t-il pas prévenu ? Ah ! que je suis aise de voir monsieur !... Monsieur veut-il me donner sa valise ?... La chambre de monsieur est prête, et même la couverture est faite, comme si on avait attendu monsieur... Monsieur est content de son voyage ?

Le valet de chambre intendant monologuait ainsi avec une surprenante volubilité, tout en suivant son maître qui marchait à grands pas vers l'habitation sans répondre un seul mot.

—Allumez un flambeau, lui dit Fabrice en franchissant le seuil du vestibule, et accompagnez-moi dans mon appartement...

—Oui, monsieur...

Laurent une lumière à la main, précéda son maître puis, après avoir posé la valise sur un meuble, reprit :

—Monsieur est donc revenu seul ?...

—Oui.

—Mais l'oncle de monsieur va bien ?

Fabrice poussa un soupir et, tirant son mouchoir de poche, fit le geste d'essuyer ses yeux secs.

—Mon pauvre oncle... murmura-t-il.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Laurent. Est-ce que M. Delarivière est mal ?

—Nous ne le verrons plus... dit Fabrice en baissant la tête d'un air accablé. Il est mort !...

—Mort ! répéta le valet avec effarement. Quel coup terrible pour monsieur ! Quelle catastrophe impossible à prévoir ! Un si brave monsieur !... Un si digne parent !... Un si excellent homme !... Et quand le malheur est-il arrivé ?...

—J'ai eu l'affreux chagrin de perdre mon pauvre oncle pendant le voyage... Au retour... en pleine mer... et je sens bien que je ne m'en consolerais jamais...

—Ah ! monsieur, ni moi non plus... non jamais ! jamais !...

Et Laurent qui, malgré ses nombreux défauts avait un cœur sensible, se mit à sangloter.

—Voilà des larmes qui vous honorent, mon ami... lui dit Fabrice. Vous n'oubliez point les grandes bontés que mon oncle avait pour vous... C'est bien !... votre nature est reconnaissante et je vous en estime davantage... Mais il faut s'armer de philosophie et se résigner à ce qui est irrémédiable. Que s'est-il passé pendant mon absence ?

—Pas grand'chose, monsieur.

—Le matelot qui devait venir ?...

—Est arrivé deux jours après le départ de monsieur...

—Vous l'avez installé ?

—Comme monsieur m'en avait donné l'ordre.

—Etes-vous satisfait de lui ?

— Ah ! monsieur, je crois bien ! Vrai, je ne pourrais plus me passer de Claude Marteau, tant il corde bien avec moi ! C'est un garçon tout rond et un rude lapin... Travailleur avec cela comme pas un, et plus gai qu'un sansonnot... sauf ces derniers jours cependant, où quelque chose paraissait le chiffonner... Je crois que monsieur a fait une vraie trouvaille, et qu'il sera enchanté de son matelot...

— Je l'espère...

— Et moi j'en suis sûr...

— Des visiteurs se sont-ils présentés pendant mon absence ?

— Deux seulement, monsieur... D'abord une jeune dame très élégante, et qui m'a paru fort jolie quoiqu'elle eût un voile... Puis un jeune homme tout à fait distingué...

— Que demandaient-ils ?

— Monsieur votre oncle...

— Qu'avez-vous répondu ?...

— Que M. Delarivière était parti en voyage.

— Ils ne se sont point informés de moi ?

— Non, monsieur...

— Vous n'avez pas autre chose à m'apprendre ?

— Il y a eu, au commencement de la semaine dernière, un incendie tout près d'ici...

— Ah ! ah !...

— Oui, monsieur... La jolie maison qui fait le coin de la rue de Windsor a brûlé... et notre matelot Claude Marteau s'est distingué par sa belle conduite...

— Comment cela ?

— Il a sauvé des flammes, au péril de sa vie, la propriétaire de la maison, une jeune femme.

Une jeune femme ? répéta Fabrice, se souvenant aussitôt de ce qu'avait raconté Pascal de Landilly. Une jeune femme perdue, la raison dans un incendie ! Et cela s'est passé il y a huit jours ?

— Oui, monsieur... Claude Marteau a même apporté ici la pauvre dame évanouie...

— Ici ! s'écria Fabrice.

— Oui monsieur... Elle a passé deux ou trois heures sur le lit de monsieur, pendant qu'on courait chercher un médecin à Courbevoie... J'avais cru pouvoir me permettre de la recevoir par humanité...

— Vous avez fort bien fait... Savez-vous, par hasard, le nom de cette jeune femme ?

— Non, monsieur... Mais je sais le nom du jeune homme qui l'accompagnait, et dont le désespoir me mettait l'âme à l'envers...

— Comment s'appelait ce jeune homme ?

— Le vicomte de Langeais...

— Le vicomte de Langeais... répéta Fabrice presque à voix haute, mais se parlant à lui-même. Plus de doute... c'est Mathilde !

Laurent entendit ce nom.

— Je me souviens maintenant, reprit-il. Ce jeune homme appelait *Mathilde* la pauvre jeune dame...

— Savez-vous où on l'a conduite ?

— Dans une maison de santé, monsieur...

— Oui, mais quelle maison de santé ?

— Je m'étais permis de faire atteler le landau, (par humanité toujours, et pour rendre service). Notre cocher m'a dit, en revenant, qu'il arrivait d'Auteuil et que la maison se trouvait au coin de la rue Raffet et du boulevard Montmorency.

— Chez Rittner ! pensa Fabrice. Allons, Mathilde est entre bonnes mains et le hasard fait bien les choses !... Les fous sont quelquefois bavards et, quoique Mathilde ignore absolument certains côtés de ma vie, je suis content de la savoir chez Rittner...

Il ajouta, en s'adressant à Laurent :

— Eh bien, mais tout cela est plein d'intérêt... Ne vous arrêtez pas en si beau chemin... Qu'y a-t-il encore ?

— Mais, monsieur, je ne sais plus rien...

— Cherchez... Voyons, par exemple, au sujet de Claude Marteau, votre nouvel ami... n'avez-vous pas quelque chose à me raconter ?...

— Ah ! j'avais oublié de dire à monsieur que la flotille est prête... Une jolie flotille, monsieur... On viendrait de loin pour la voir... et Claude Marteau, sachant que monsieur me fait l'honneur de m'accorder sa confiance, m'a demandé la permission de prendre avec lui une façon de petit mousse, un gamin d'une dizaine d'années pour l'aider aux manœuvres.

— Vous avez permis ?

— Oui, monsieur... à la condition, bien entendu, que monsieur approuverait mon autorisation provisoire.

— Je l'approuve. Claude Marteau a-t-il trouvé son mousse ?

— Oui, monsieur... un enfant très gentil et rempli d'intelligence... Il a du raisonnement comme un homme et manie l'aviron très proprement... On l'habille en matelot et on lui donne vingt francs par mois...

— C'est bien... Songeons à autre chose maintenant... Voici mes premiers ordres : Dès demain vous verrez mon tailleur et vous ferez prendre le grand deuil, dans le plus bref délai, aux gens de ma maison.

— Aux gens de la maison de monsieur... oui, monsieur... Mais j'y pense... Voilà monsieur millionnaire, puisque certainement monsieur hérite...

— Je ne sais encore quelle sera ma part d'héritage... Agissez donc d'une façon convenable, mais cependant avec économie.

— Monsieur devient économe ! s'écria Laurent. Ah ! c'est qu'alors monsieur se sait dix fois millionnaire... Quand monsieur était sans argent il jetait les louis par les fenêtres...

Cette réflexion naïve de monsieur l'intendant amena un sourire sur les lèvres de Fabrice.

— Vous pouvez vous retirer, fit-il ensuite ; je vais dormir et n'ai plus besoin de vous. A propos, ne dites à personne que je suis de retour... pas même à Claude Marteau...

— Bien, monsieur... Je souhaite une bonne nuit à monsieur... Demain matin j'aurai l'honneur de lui rendre mes comptes...

Et Laurent quitta la chambre en se disant tout bas :

— Je regrette bien sincèrement défunt le pauvre oncle de monsieur... Mais enfin nous voici millionnaires, et ça console toujours un peu...

## XVIII

### UNE ÉPREUVE HARDIE

— Ici du moins tout va bien... pensa Fabrice demeure seul. Rien à craindre du côté de Claude Marteau.

Il enferma dans le plus solide des meubles de sa chambre la valise qui contenait les valeurs de M. Delarivière, puis il se mit au lit et, la fatigue aidant, il dormit d'un profond sommeil jusqu'au moment où les clartés naissantes de l'aube l'éveillèrent en frappant ses yeux.

Il se leva, fit rapidement sa toilette et sonna Laurent.

Ce dernier lui présenta son livre de dépenses, et Fabrice reconnut que les comptes étaient tenus avec une irréprochable régularité.

Cette vérification achevée il traversa le parc pour se rendre au chalet qu'hàbitaient l'ex-matelot et son mousse.

Le chalet était désert.

Il en franchit le seuil et fut frappé de l'ordre parfait qui régnait dans les deux pièces.

Celle où les agrès de canotage et les ustensiles de pêche étaient symétriquement rangés et suspendus attira particulièrement son attention.

— Peste ! s'écria-t-il, le ci-devant marin entend son affaire !... Si positivement il n'est pas à craindre, un peu plus tôt ou un peu plus tard il pourra m'être utile... Si au contraire il est dangereux... Eh ! bien, ma foi, tant pis pour lui !

Fabrice ouvrit la porte de sortie donnant sur le boulevard de la Seine. Il aperçut alors Claude et petit Pierre arrosant le sloop amarré au large pour empêcher le bois de se fendiller sous l'action des rayons du soleil.

Fort expert en fait de navigation fluviale et d'embarcations de plaisance, il lui suffit d'un coup d'œil pour apprécier le mé-

rite des emplettes du matelot et pour en admirer le bon goût.

Il s'approcha de la berge et héla Claude Marteau.

Laurent, fidèle à la consigne donnée, n'avait prévenu personne du retour du jeune homme ; aussi lorsque l'ex-Bordeplat s'entendait appeler, se retourna et vit Fabrice Leclère à vingt pas de lui, il tressaillit et devint affreusement pâle.

Il avait d'ailleurs assez de présence d'esprit et d'empire sur lui-même pour maîtriser son émotion.

Il salua militairement, sauta dans un you-you, laissant son mousse à bord du sloop, et vint aborder au bas de l'escalier de bois conduisant de la rivière à la berge.

Pendant le trajet il s'était dit :

—Donc, le voilà de retour !... Sois prudent, Claude, mon bonhomme !! Ouvre l'œil et veille au grain !... Il s'agit de voir le particulier... Quand tu seras sûr de ton affaire, ou plutôt de la sienne, il sera temps de faire ton devoir...

Fabrice attendait sur la plus haute marche de l'escalier.

Il accueillit le matelot par ces mots :

—Bonjour, maître Bordeplat...

Et il lui tendit la main.

Claude eut un instant d'hésitation, mais si court qu'il fut impossible à Fabrice de s'en apercevoir.

Il prit la main du jeune homme et la serra avec une apparente cordialité, en s'écriant :

—Tonnerre de Brest ! monsieur, en voilà une surprise !... Je ne m'attendais guère à vous voir ce matin ! Vous venez donc d'atterrir tout de suite ?...

—Je suis arrivé hier au soir...

—Et M. Laurent qui ne m'a rien dit, le surnois !... Enfin, monsieur, soyez le bienvenu ! Votre santé est bonne ?

—Excellente.

—Allons, tant mieux... La santé c'est le principal... Deux jours après votre départ je me suis installé... J'ai reçu de la préfecture ce que vous aviez eu la bonté de demander pour moi... et j'en ai beaucoup de reconnaissance à monsieur...

—Ne parlons pas de cela... Vous plaisez-vous ici ?

—Il faudrait être bigrement difficile pour ne pas s'y plaire... C'est un vrai paradis, cette maison, et je m'entends bien avec M. Laurent... Du reste, pourvu que je fasse mon métier de matelot je suis content... Monsieur voit d'ici les embarcations que j'ai achetées.

—Elles me paraissent bien comprises.

—Dame ! monsieur, je n'ai rien négligé pour réussir... Je crois que quand vous examinerez le sloop de près, vous serez satisfait... Il n'y a pas mieux...

—Je veux l'admirer tout de suite... Allons-y...

Fabrice descendit les marches, prit place dans le you-you, et Claude le conduisit au joli navire qu'il passa minutieusement en revue.

—Eh bien, monsieur ! demanda l'ancien marin.

—C'est parfait !

Claude Marteau se frotta les mains.

Fabrice reprit :

—Combien avez-vous payé ce petit chef-d'œuvre ?

—Dix mille francs, monsieur... Il a été impossible de l'avoir à moins, et j'ai rudement marchandé, je vous assure... Le constructeur (un brave homme !) en demandait douze mille.

—Je l'estime au moins cent, et je trouve que vous avez fait un excellent marché.

—Bien sûr, monsieur, que si on voulait revendre on ne perdrait pas un sou.

—Fabrice désigna petit Pierre qui, après avoir salué, continuait son travail d'arrosage.

—C'est là, dit-il, ce jeune mousse que vous avez engagé et dont m'a parlé Laurent ?

—Oui, monsieur... J'ai pensé que ça ne vous contrarierait pas, quoique ce soit un surcroît de paye, mais, le petit est un brave enfant qui se rend utile tant qu'il peut.

—Vous avez eu raison... je vous approuve et comme preuve de ma satisfaction, je porte vos appointements à cent soixante francs par mois.

—Monsieur est bien bon pour moi ! s'écria Claude, et tout bas il ajouta : il est même trop bon... Méfions-nous...

—Quel âge a le mousse ? demanda Fabrice.

—Un peu plus de dix ans...

—De quel pays est-il ?

—Je ne sais pas au juste... Sa mère habite Charenton...

—Il se nomme ?

—Petit Pierre...

—Cela suffit... Ramenez-moi à terre...

Claude obéit.

Fabrice monta dans le you-you puis, comme s'il eût changé d'intention brusquement, il reprit :

—Conduisez-moi d'abord à la pointe de l'île qui est là en face de nous... Je veux voir si elle est aussi pittoresque de près que de loin...

—Bien, monsieur...

—Ainsi, poursuivit le jeune homme tandis que le matelot ramait, vous avez quitté Melun sans regrets ?

—Sans le moindre regret, monsieur...

—On n'a fait aucune difficulté au bureau de la police, à la préfecture, relativement à votre passeport ?

—Aucune... Ça été sur des roulettes... Ah ! j'étais protégé solidement ! On voit que monsieur a le bras long.

—Vous vous êtes rendu sans crainte devant les représentants de l'autorité ?

—Ça m'a bien chiffonné un petit brin dans le premier moment, mais puisqu'il le fallait...

—Oui, vous n'aimez pas les gens de justice... Vous disiez cela un jour où vous me promeniez en canot, avec des dames, et où vous racontiez certaines histoires...

—Ah ! ah ! nous y voici ! pensa Claude, il tâte le terrain...

Puis, tout haut, et d'un air absolument naïf :

—Quelles histoires, monsieur, s'il vous plaît ?

—Comment, vous ne vous souvenez pas ?

—Ma foi, non ! Vous savez, monsieur, j'aime à causer... Je suis de mon naturel un peu *blagueur*... je voyais tant de monde... J'en ai tant raconté des histoires, et si souvent, que je ne me souviens plus de quoi il était question ce jour-là...

Je vais vous remettre sur la voie.

—S'il vous plaît, monsieur.

—C'était la veille de l'exécution d'un condamné à mort, et vous nous exposiez votre opinion particulière au sujet de cette affaire... Vous souvenez-vous maintenant ?

—Très bien... Même que vous et moi, monsieur, nous n'étions pas d'accord, et que pour vous ramener à mon avis je vous parlais de découvertes faites par moi le matin du jour qui suivit la nuit du crime.

—Oui... et même vous ne nous avez pas tout raconté, retenu, disiez-vous, par la peur des juges...

—C'est vrai, monsieur, et je ne mentais point... Songez combien je m'étais sottement conduit dans toute cette affaire. Vous me l'avez dit vous-même, monsieur, et vous aviez raison !... J'avais recueilli des indices que je devais soumettre à la justice, et qui auraient peut-être empêché un honnête homme de mourir.

Fabrice haussa les épaules :

—Ne vous reprochez point votre inaction, interrompit-il avec un sourire, ils étaient bien insignifiants, vos indices... et vos preuves ne prouvaient rien...

—Savoir ! répliqua Claude Marteau.

—Comment ?

—Insignifiants, mes indices... Ceux que vous connaissez... ça se peut... Mais les autres ?

—Ainsi donc, demanda Fabrice du ton le plus calme, quoique avec une violente trépidation intérieure, ainsi donc, positivement, il y en avait d'autres ?...

—Oui, monsieur...

—Ah ! ah ! mais alors, en effet, cela modifiait la situation...

—Du tout au tout, oui, monsieur... J'avais trouvé une chose... un objet... qui, placé sous les yeux des juges, les aurait mis *illico* sur la trace du vrai meurtrier et de son complice...

Fabrice était blanc comme un linge. Ses lèvres tremblaient. Ce fut d'une voix méconnaissable qu'il demanda :

— Eh quoi, vraiment, cet objet pouvait tout changer ? Tout remettre en question ? ...

— Jo le crois. ...

— Qu'était-ce donc ?

— Une lettre... répondit carrément Claude Marteau. Une lettre de femme...

## XIX

## FABRICE COMMENCE A DOUTER DE SON ÉTOILE

— Une lettre de femme ! répéta Fabrice stupéfait, car il ne s'attendait à rien de pareil, et la révélation du matelot bouleversait ses idées.

— Oui, monsieur... répondit Claude Marteau.

— Adressée à qui ? demanda vivement le jeune homme.

— Ça, par exemple, je n'en sais rien...

— Comment ?

— Oh ! c'est bien simple... je n'ai ramassé que la lettre sans l'enveloppe, et naturellement c'est sur l'enveloppe que se trouvait l'adresse...

Fabrice regarda son interlocuteur avec une sorte de défiance, se demandant si Claude ne se jouait point de lui.

L'ex-matelot soutint son regard avec une placidité qui dissipa les soupçons de Fabrice.

— Et, demanda ce dernier d'un ton très calme, quoique son cœur battit à briser sa poitrine, cette lettre était signée ?

— Oui, monsieur...

— De quel nom ?

Cette fois ce fut Claude Marteau qui sans affectation attachait ses yeux sur le visage du jeune homme.

Il voulait se bien rendre compte de l'effet produit par le coup qu'il allait porter.

— Le nom qui signait la lettre était celui-ci : *Mathilde Jancelyn*... dit-il.

Un frisson presque imperceptible effleurant l'épiderme, un léger tressaillement des narines, trahirent seuls l'effroyable émotion de Fabrice.

Mais Claude était aux aguets et ces symptômes de terreur, si faibles qu'ils fussent, ne pouvaient lui échapper.

— Touché ! pensa-t-il ; voilà mon scélérat de patron dans ses petits souliers ! Puis il continua tout haut : Naturellement le procureur de la République aurait retrouvé sans grande peine cette demoiselle ou cette dame Mathilde Jancelyn, et lui aurait demandé le nom du particulier à qui elle écrivait des lettres qu'il venait égarer dans mon bateau... Une fois ce particulier connu, on tenait le mot de la devinette... Pas vrai, monsieur ? ...

— Oui... oui sans doute... balbutia Fabrice avec effarement. Cette lettre, poursuivit-il, vous l'avez ? ...

— Oh ! non, par exemple !

— Qu'est-elle devenue ! ...

— Vous comprenez qu'ayant fait la sottise de garder le silence juste au moment où il aurait fallu me délier la langue, un pareil chiffon de papier devenait dangereux entre mes doigts. J'en ai allumé ma pipe... avec bien du regret ! ... Je me disais qu'enfin il aurait suffi de montrer ce papier à messieurs les juges en temps utile, pour envoyer à la guillotine le vrai coquin en place de l'innocent, car il était innocent, le nommé Pierre, j'en mettrais ma main au feu ! ...

Certainement... répondit Fabrice dont une sueur froide mouillait les tempes.

— Eh bien, monsieur, continua Claude Marteau, aujourd'hui plus que jamais je me reproche ce que j'ai fait, ou plutôt ce que je n'ai pas fait ! J'ai sur la conscience la mort de ce pauvre malheureux qu'on pouvait sauver facilement, sans compter que si j'avais su que vous étiez l'ami de mademoiselle Paula Baltus, et que vous alliez bientôt devenir son mari, j'aurais parlé, rien que pour vous faire plaisir à elle et à vous...

— Il est certain que cela eût été un grand bonheur pour tout le monde, répliqua Fabrice en s'efforçant d'affermir sa voix.

Malheureusement il est trop tard... On ne peut rien changer aux faits accomplis... Mais je me sens un peu fatigué, ramenez-moi à terre je vous prie...

— Monsieur ne descend pas dans l'île ?

— Non...

— Ça suffit... Nous aborderons dans trois minutes...

L'ex-matelot en disant ce qui précède, appuya ferme sur ses avirons.

Fabrice ne tarda point à se remettre et reprit la parole.

— Vous êtes bien ici, Claude Marteau... dit-il. Vous y resterez longtemps, je l'espère... Cela dépendra de vous seul... Travaillez, soyez honnête homme... Effacez enfin un passé que je connais seul et dont je me garderai bien de parler à une qui vive...

— Soyez tranquille, monsieur... Vous n'aurez rien à me reprocher, j'en réponds...

— J'y compte... Demain, s'il y a un peu d'air, nous irons faire un tour en Seine du côté d'Argenteuil afin de juger la marche du sloop...

— C'est un fin voilier, monsieur... Vous serez content...

La pointe du you-you touchait la plus basse marche de l'éscalier descendant à la rivière.

Fabrice mit pied à terre et rentra dans le parc en se disant tout bas :

— Une lettre de Mathilde ! C'est étrange ! Elle ne m'a pas écrit plus de quatre ou cinq fois, Mathilde ? ... Comment ai-je perdu cette lettre ? ... Il y a là quelque chose d'inexplicable... d'in vraisemblable... d'impossible ! ... Je croirais presque que Claude Marteau ne m'a pas dit la vérité... Mais cela est impossible... Comment saurait-il ce nom, et dans quel intérêt chercherait-il à me tromper, alors qu'il me doit déjà tant, et qu'il attend de moi tant encore ? ...

Claude de son côté pensait, en retournant au sloop chercher petit Pierre :

— Bigrement bien inventée tout de même l'histoire de la lettre... Il a coupé dedans tout en plein... J'étais bien sûr d'avoir reconnu la femme que j'ai sauvée pour celle qui était dans sa compagnie à Melun... Eh ! eh ! monsieur Fabrice Leclère, on est aussi malin que vous, et peut-être même un peu plus ! Ah ! vous voulez me tirer les vers du nez ! ... Ah ! vous voulez savoir quelles preuves de votre crime je possède ! ... Ça, voyez-vous, c'est du naman et je le garde pour les juges...

Fabrice, rentré à l'habitation, donna l'ordre d'atteler sans perdre une minute.

Après avoir calculé tout, il avait résolu de voir Paula Baltus avant Rittner, et il fallait qu'il fût au chemin de fer de Lyon à neuf heures.

Il arriva juste à temps pour monter dans le train, et à dix heures il sonnait à la porte de la villa où nous avons à plus d'une reprise conduit nos lecteurs.

Le domestique qui lui ouvrit cette grille le reconnut du premier coup d'œil et sembla surpris de le voir.

— Mademoiselle Baltus est-elle chez elle ? demanda Fabrice.

— Non, monsieur...

— Je joue de malheur, alors ! Savez-vous à quelle heure mademoiselle Baltus rentrera ?

— Mademoiselle ne doit pas rentrer... aujourd'hui du moins...

— Que dites-vous ? ... s'écria le jeune homme.

— Mademoiselle, depuis dix ou douze jours, n'habite plus la maison...

— Où donc est-elle ?

— A Paris.

— Chez madame Jacques Lefebvre sans doute, au parc des Princes ? ...

— Je ne sais pas, monsieur... Mademoiselle n'a rien dit en partant.

— Mademoiselle Baltus avait-elle reçu une dépêche avant son départ ? ...

— Une dépêche d'Amérique... Oui, monsieur...

— Merci...



—Monsieur ne veut pas écrire un mot qu'on remettrait à mademoiselle à son retour ?

—C'est inutile... Je verrai certainement votre jeune maîtresse à Paris...

Et Fabrice, fort désappointé d'avoir fait une démarche inutile, reprit le chemin de la gare.

Là un nouveau désappointement lui était réservé. A deux heures vingt-neuf minutes seulement devait passer un train montant vers Paris ; c'était donc tout près de trois heures à attendre, et chacun sait, ou du moins peut deviner sans peine, l'énorme dose d'ennui que comporte une attente aussi longue dans une gare de province.

—Il est impossible, se dit le jeune homme, que j'arrive à Auteuil, chez Rittner, avant cinq heures ! Décidément le diable se mêle de mes affaires aujourd'hui !...

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

## LA PIECE A CONVICTION

### MAISON AU BON MARCHÉ ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

#### Immense Vente de Marchandises d'Été

A LA MOITIÉ DE LEUR VALEUR

- La balance de nos chapeaux de paille à être donnée
- La balance de nos châles d'été à être clairés à la moitié de leur valeur
- La balance de nos mousselines barrees et carreautes à 50c.
- Nos indiennes satines à 8c la verge
- Nos mousselines de couleur réduites à 5c la verge
- Nos seersuckers réduits à 6c la verge

#### ETOFFES A ROBES

- Toutes nos étoffes à robes à être clairées à la moitié de leur valeur réelle
- Nos cachemires réduits à 20c la verge
- Nos saints merveilleux réduits à 30c la verge
- MERCERIE réduite à 50c dans la piastre sur toute les lignes

#### VENTE SPÉCIALE POUR CLAIRER

- Tous nos tapis réduits de 24 pour cent
- Tous nos prélaris réduits de 25 pour cent
- Tout ce qui concerne l'ameublement et garnitures de maison réduits de 25 pour cent.
- Venez tous au Bon Marche, sauvez votre temps et doublez votre argent

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 17 AOÛT 1887

1757 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

### BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

### FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les poaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

### ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

### LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LEISSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts au bureau du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus qu'un très petit nombre de copies des deux premiers numéros parus.